BIOGRAPHIE

D'AIMÉ BONPLAND

COMPAGNON DE VOYAGE ET COLLABORATEUR D'AL. DE HUMBOLDT

PAR

ADOLPHE BRUNEL

Docteur en médecine
Ancien chirurgien de la Marine
Ancien Président du Tribunal de médecine de Montevideo
Médecin de l'hôpital de la Charité
Membre correspondant de l'Académie de Lisbonne
Chevalier de la Légion-d'Honneur
Et de l'Ordre du Christ du Brésil.

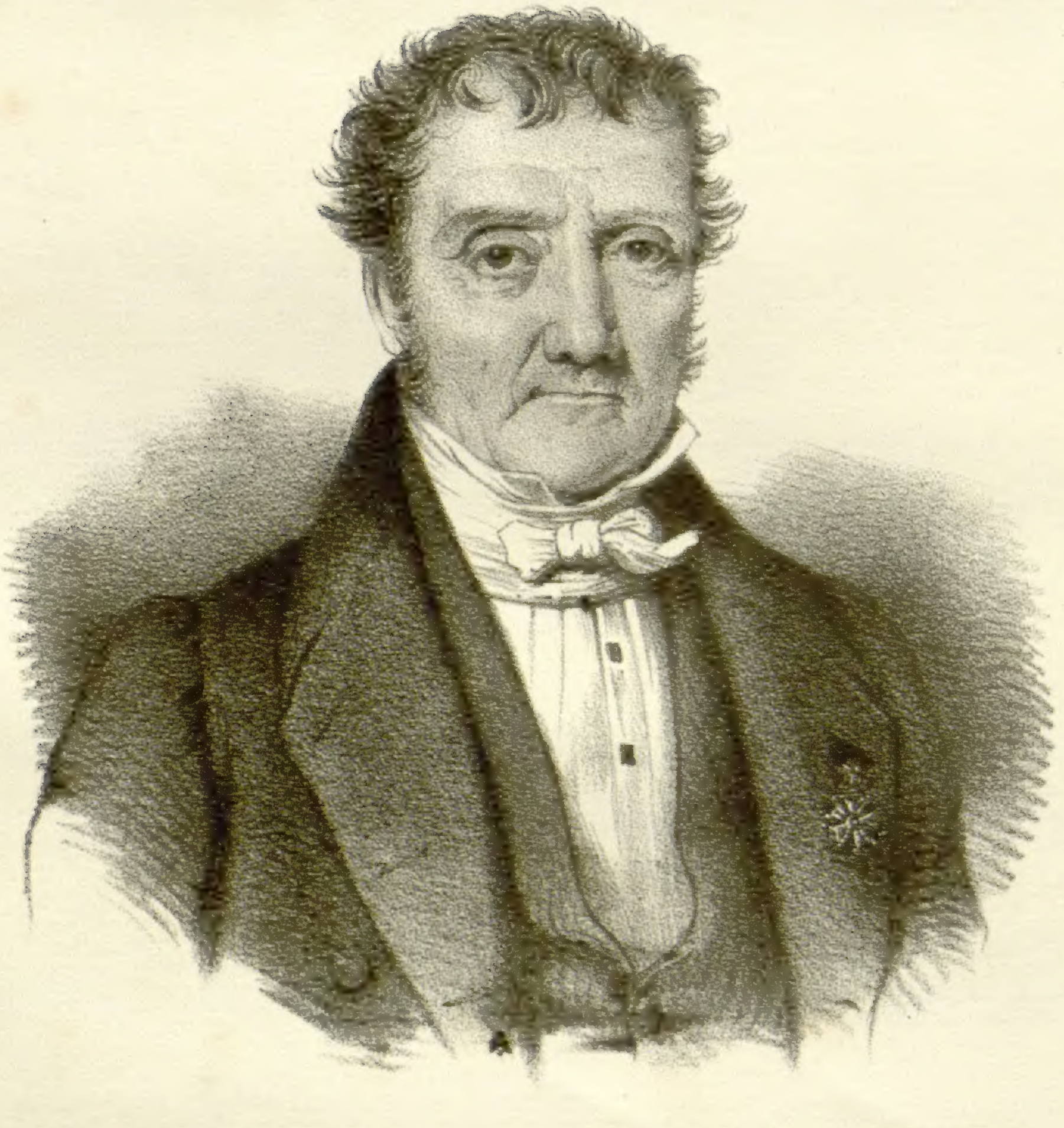
TROISIÈME ÉDITION

PARIS
L. GUÉRIN & Cie, Éditeurs
TH. MORGAND, LIBRAIRE DÉPOSITAIRE
5, RUE BONAPARTE, 5

LONDON
TRUBNER & Co
60 Pater-Noster row.

MONTEVIDEO
LASTARIA Y Cia
25 Calle de Mayo.

1871



Aimé Bonpland

BIOGRAPHIE

D'AIMÉ BONPLAND

ORLÉANS, IMPRIMERIE DE GEORGES JACOB, CLOITRE SAINT-ÉTIENNE, 4.

BIOGRAPHIE

D'AIMÉ BONPLAND

COMPAGNON DE VOYAGE ET COLLABORATEUR D'AL. DE HUMBOLDT

PAR

ADOLPHE BRUNEL

Docteur en médecine
Ancien chirurgien de la Marine
Ancien Président du Tribunal de médecine de Montevideo
Médecin de l'hôpital de la Charité
Membre correspondant de l'Académie de Lisbonne
Chevalier de la Légion-d'Honneur
Et de l'Ordre du Christ du Brésil.

TROISIÈME ÉDITION

PARIS

L. GUÉRIN & Cie, Éditeurs

TH. MORGAND, LIBRAIRE DÉPOSITAIRE

5, RUE BONAPARTE, 5

LONDON

TRUBNER & Co

60 Pater-Noster row.

MONTEVIDEO

LASTARIA Y Cia

Calle 25 de Mayo.

1871

PRÉFACE

DE LA TROISIÈME ÉDITION

L'intérêt éveillé par la Biographie de notre savant botaniste, Aimé Bonpland, s'est encore accru dans ces dernières années. A la prière d'un assez grand nombre de lecteurs qui se plaignaient de n'avoir pu se procurer un exemplaire de la deuxième édition, j'ai cru devoir en publier une troisième.

Pendant le long séjour que j'ai fait sur les

rives de la Plata, j'ai connu Bonpland, depuis 1852 jusqu'en 1858, année où il est mort.

Il y avait à cette époque une vingtaine d'années qu'il avait quitté le Paraguay, où le docteur Francia l'avait retenu prisonnier ; il venait tous les ans, à Montevideo, toucher la pension que lui avait assurée Napoléon ; il s'en retournait ensuite dans la province de Corrientes, à Santa-Anna, où était son estancia, ou à San-Borga, ville située sur les bords de l'Uruguay, sur la frontière de l'empire du Brésil.

Après sa mort, j'ai publié pour la première fois une Biographie dont les détails m'avaient été fournis par Bonpland lui-même : c'étaient les sérieuses et touchantes confidences du vieillard.

Cette édition nouvelle est augmentée d'annotations, et enrichie de quelques épisodes qui feront mieux connaître notre illustre compatriote. Plusieurs de nos amis communs ont bien voulu

m'aider de leurs souvenirs pour remplir le cadre que je m'étais tracé : grâce à leur obligeante collaboration, je puis présenter cette nouvelle publication comme une œuvre à peu près complète, comme un tableau qui fait connaître l'homme tout entier.

Aussi je la livre au public, avec la confiance d'avoir fait pour la mémoire de notre savant ami, de notre modeste et vénéré compatriote, tout ce dont je suis capable; d'avoir accompli le devoir que m'imposait une amitié qui m'était précieuse.

AD. BRUNEL.

Paris, août 1871.

NOTICE

SUR LE

DOCTEUR AD. BRUNEL.

Au moment où il mettait la dernière main à cette étude sur Bonpland, le docteur Brunel était enlevé par une mort soudaine, et, contre toute prévision, sa notice nécrologique vient servir d'introduction à l'hommage qu'il rendait à son vénérable ami.

Brunel (Adolphe-Louis) naquit à Hyères, dans le département du Var, le 21 juin 1810. Son père, après lui avoir fait donner les premiers soins intellectuels par un abbé, l'envoya suivre les cours du lycée de Toulon. Préparé par

des études sérieuses faites à l'École de médecine navale de Toulon, attaché de très-bonne heure au service médical de la marine française, après une expédition à Lisbonne, il profita d'un voyage en Grèce et d'une longue station dans les îles de l'Archipel pour recueillir des observations médicales qui lui fournirent la matière de la thèse inaugurale pour le doctorat qu'il soutint devant la Faculté de médecine de Montpellier, le 25 juin 1838.

Nommé alors chirurgien de deuxième classe, il fit dans l'Amérique méridionale un premier voyage, dont le fruit principal fut un mémoire présenté à l'Académie de médecine de Paris, sur la topographie médicale du Rio de la Plata.

Avec le titre de chirurgien-major, Ad. Brunel s'embarqua en 1840 sur la corvette *la Perle*, et assista au blocus de Buenos-Ayres. En 1842, fatigué du service et séduit par la beauté du climat, il donna sa démission et se fixa à Montevideo, pour y exercer l'art médical.

Les services distingués rendus par son savoir

et par son activité lui valurent en 1842 le titre de professeur à l'Académie de médecine de Montevideo, et grâce à la considération qu'il mérita, il put, en 1850, s'allier à l'une des familles les plus distinguées du pays, par un mariage avec Josepha-Maria-Luisa de Solsona.

De cette époque datent les principales publications du docteur Brunel : son *Mémoire sur la fièvre jaune*, de 1857, était le résultat d'observations faites dans l'exercice des fonctions de médecin à l'hôpital de la Charité, avec un zèle et un dévoûment qui furent récompensés par le titre de président de la junte de médecine de Montevideo, par le grade de chevalier de la Légion-d'Honneur, et enfin par la croix de l'ordre du Christ du Brésil.

Aussi familiarisé avec la langue espagnole qu'avec la langue française, le docteur Brunel adressa aux Hispano-Américains ses Observations *sur l'électricité localisée*, ses Considérations : 1° *sur l'hygiène propre au climat de Montevideo ; 2° sur les soins à donner aux enfants.*

Après trente ans d'absence, il était venu revoir la France et sa famille ; il avait voulu se rattacher à la patrie en faisant élever ses fils dans un lycée de Paris; enfin, avec une activité infatigable, il préparait un mémoire important pour l'Académie de médecine de Paris, quand la mort est venue le surprendre.

Le dimanche 29 octobre 1871, pendant qu'il guidait sa famille dans une visite au musée du Louvre, il a été foudroyé par la rupture d'un anévrisme au cœur.

Le docteur Brunel laisse d'intéressants matériaux qu'il se proposait d'employer pour une histoire complète des provinces de la Plata.

Son dernier travail a été un témoignage de pieuse reconnaissance dont la postérité le récompensera : l'étude sérieuse et complète de la vie et des travaux de Bonpland attachera pour jamais le nom du docteur Brunel à celui de l'illustre compagnon d'Alex. de Humboldt.

BIOGRAPHIE

D'AIMÉ BONPLAND

INTRODUCTION

En 1858, un douloureux événement affligea la population intelligente des rives de la Plata : dans un coin retiré des parages déserts de l'Amérique méridionale venait de mourir le collaborateur et le compagnon de voyage d'Alexandre de Humboldt ; il s'était éteint dans la province de Corrientes.

Aimé Bonpland était un de ces savants labo-

rieux, un de ces sages naturalistes qui, après s'être condamnés à de longs voyages, à de patientes études, après s'être fortifiés par de continuelles et attentives observations, se sont élevés jusqu'aux plus hautes régions de la science pour y trouver une gloire modeste, mais incontestée; c'était un de ces missionnaires de la science qui, dans des excursions lointaines et périlleuses, vont conquérir des notions nouvelles et surprendre les secrets de la nature; on les voit, presque sans escorte et sans moyens de défense, dans des régions inconnues, au milieu des peuplades sauvages, tout appliqués à mesurer la hauteur d'une montagne, la profondeur d'un gouffre, à cueillir des plantes, à ramasser des minéraux. Touchant héroïsme !

Chaque siècle ne produit qu'un petit nombre de ces hommes dont l'activité, concentrée sur un objet unique, ne se laisse distraire par aucun soin étranger, dont l'âme simple et courageuse commande à toutes les passions pour n'obéir qu'à une seule, qui, dans tous les moments de la vie, soit au sein des jeux de l'enfance, soit sous les glaces de la vieillesse, n'ont jamais cessé d'être fidèles à leur mission, si bien que, pour eux, faire une observation utile, une découverte scientifique, c'est le plus doux de tous les plaisirs, le plus précieux de tous les biens.

Le biographe de Bonpland n'a pas à décrire des tableaux sanglants, des scènes fortes et animées; il n'a jamais à tracer que de douces images et des vertus privées; mais quel charme de raconter la vie d'un homme dont toute l'ambition fut d'être utile, et qui n'a voulu chercher le bonheur qu'en travaillant au progrès de la science! Ce désintéressement donne un attrait particulier à la vie des savants; n'est-il pas curieux et instructif d'examiner comment un homme supérieur a traversé les épreuves de la vie, de connaître le cœur après l'esprit, d'apprendre à estimer, à aimer celui que l'on admire?

CHAPITRE PREMIER

Jeunesse de Bonpland.

Aimé-Jacques-Alexandre Goujaud est connu sous le nom de Bonpland ; son père, frappé du soin avec lequel il cultivait les plantes de son jardin, lui avait donné le sobriquet de *Bon-Plant*, qui remplaça définitivement son nom de famille. Il naquit le 29 août 1773, à La Rochelle, où son père exerçait la médecine avec distinction. Destiné à le remplacer, Aimé fut envoyé à Paris pour y recevoir une instruction plus complète que celle de la province. Il avait à peine dix-huit ans, quand il se trouva ainsi livré à lui-même, maître absolu de toutes ses actions. Ce fut un monde séduisant et nouveau pour lui que cette ville immense, où il se trouvait pour la première fois ; mais, au lieu de se

laisser entraîner par le tourbillon de Paris, il s'adonna tout entier à l'étude. Le jeune disciple étudia sous la direction des maîtres habiles que possédait alors l'École de médecine; il eut pour condisciples les Dupuytren, les Thénard, les Roux, etc., cette famille de médecins, de naturalistes, la plupart de ces grands hommes qui ont illustré la première moitié du XIX^e^ siècle; il était donc le contemporain de cette forte génération dont les œuvres impérissables ont jeté, dans le domaine des sciences, ces semences fécondes dont nous recueillons maintenant les fruits. Il fut un des élèves les plus distingués de Dussault et le plus intime ami de Bichat, qui avait à peine deux ans de plus que lui : ce jeune maître, auquel il s'était attaché, n'était pas seulement un habile anatomiste : c'était déjà un des plus grands physiologistes que la France ait produits; déjà, dans les débris de l'organisation et jusque dans la dissolution de la mort, il cherchait à suivre les mystères de la vie. Bichat avait à peine vingt-six ans qu'il était le maître des maîtres; Bonpland se faisait honneur d'avoir connu ce glorieux jeune homme et d'avoir suivi ses leçons; il disait souvent que Bichat avait en lui de quoi plaire à tous les goûts : aux hommes d'imagination, il pouvait offrir ses théories géné-

rales ; aux esprits rigoureux et sévères, ses expériences et ses descriptions naturelles.

A cette époque, l'art de guérir était dans un état déplorable ; il était dédaigné dans le sein même de l'École par ceux qui avaient mission de l'enseigner. C'est ce dont Bichat se plaignait à son auditeur enthousiaste : philosophe généralisateur en même temps qu'observateur exact et sévère, Bichat avait été frappé de l'insuffisance de la thérapeutique et de la matière médicale; il réclamait donc des réformes; telle qu'elle était alors, la pratique de la médecine lui semblait rebutante : « Il y a plus, disait-il, à certains égards, elle blesse même le jugement d'un homme raisonnable, lorsqu'il examine les pratiques recommandées par la plupart de nos matières médicales. »

Au sortir de ces féconds entretiens, un instinct inné, une vocation secrète, poussait le jeune Bonpland à passer ses heures de loisir au Jardin-des-Plantes; il contemplait avec une curiosité intelligente les trésors rassemblés dans ce vaste répertoire des productions naturelles de toutes les contrées. Ébloui par le spectacle de tant d'objets divers, son esprit resta longtemps indécis avant de choisir les études qui devaient plus particulièrement l'occuper : la botanique satisfaisant mieux

que toute autre son esprit observateur, il suivit avec assiduité les cours de Desfontaines, de Claude Richard, de Laurent de Jussieu ; c'est de l'enseignement de ces illustres maîtres que date une passion scientifique qui domina toute sa vie et en fit le charme principal. Sans doute il admirait l'ordre que le génie de Buffon et de Daubenton avait établi dans les collections de géologie et de zoologie ; il aimait à suivre cette immense variété d'organisations, de formes, de couleurs, que lui présentaient les séries incomplètes, mais nombreuses, des êtres animés et inanimés de la création ; mais ce qui captivait son regard et fixait le plus son attention, c'était la coordonnation de tant de végétaux que le génie méthodique de Jussieu avait classés, en simplifiant à la fois et perfectionnant la méthode de Linné. Ce travail qui, d'abord, n'avait été que secondaire pour Bonpland, devint son occupation principale. L'étude assidue de la botanique lui inspira dès lors les goûts simples qu'il a conservés et entretenus constamment ; de plus, en lui apprenant à classer les êtres, en lui inculquant cet esprit de méthode, d'analyse, d'ordre philosophique, dont l'application peut s'étendre à tous les actes de la vie, la botanique développa en lui le talent de l'observation.

Bonpland consacrant à l'étude de la nature le temps que tous les jeunes gens perdaient dans les plaisirs, acquit bientôt un fonds de connaissances bien plus riche que celui de ses camarades. S'il continua d'assister aux cours de l'École de médecine, ce fut seulement par obéissance filiale; il poursuivit ses études sans ardeur, sans passion, accomplissant un acte de résignation avec une volonté inexorable; il n'était pas porté vers la médecine par une de ces vocations puissantes qui aplanissent tous les obstacles.

Désireux d'augmenter la somme de ses connaissances, et pensant que les voyages pourraient lui fournir l'occasion de découvrir de nouveaux faits propres à enrichir sa science de prédilection, Bonpland quitta Paris en 1796, revint à La Rochelle, et se dirigea ensuite sur Rochefort; il y suivit pendant quelque temps les cours de l'École de médecine navale, et obtint, à la suite d'un brillant concours, le grade de chirurgien de troisième classe. Envoyé à Toulon peu après sa nomination, il fut attaché pendant plusieurs mois au service des hôpitaux maritimes de ce port, et fut ensuite embarqué en qualité d'aide-chirurgien sur le vaisseau l'*Ajax*. Mais, à cette époque, nos escadres ne quittaient que très-rarement les rades; Bonpland, qui

n'était entré dans la médecine navale que pour satisfaire ses goûts de voyage, se lassa bientôt de l'inaction forcée à laquelle il se trouvait condamné; il donna donc sa démission, pour se tenir à portée de profiter des circonstances.

Un événement inespéré vint l'arracher à cette position indécise; le gouvernement français, au milieu des désordres de l'esprit révolutionnaire, au moment même où les armées étrangères se disposaient à envahir le territoire, avait ordonné une expédition destinée à explorer les colonies espagnoles, depuis l'isthme de Panama jusqu'au Rio de la Plata.

Cette expédition, commandée par le capitaine Baudin, était composée d'officiers de choix, parmi lesquels on comptait deux naturalistes auxquels était confiée la part la plus importante de cette mission : l'un était M. Michaux, qui avait déjà visité la Perse et revenait des États-Unis, dont il avait décrit, dans un ouvrage estimé, les principales productions naturelles; l'autre était M. Bonpland, qui, tout jeune qu'il était, fut jugé digne de lui être associé.

C'est à cette époque, au début de 1798, qu'il connut, chez Corvisart, Alexandre de Humboldt, alors âgé de vingt-neuf ans, et qui avait conçu

comme lui le désir de s'éloigner de l'Europe pour explorer de nouveaux pays. Bonpland et de Humboldt n'eurent pas besoin de fréquentes conversations pour se lier et former le plan d'un voyage scientifique. Ce fut une rencontre vraiment providentielle que le rapprochement dans le salon de Corvisart de ces deux jeunes gens qui, l'un à Paris, l'autre à Berlin, avaient préludé par des études médicales, s'étaient pris de passion pour les voyages, et sans se consulter avaient rêvé le même emploi de leur intelligente activité.

Intèrprète de ses vœux comme des goûts de son ami, Humboldt dit que ses plans de voyage il les avait formés dès l'âge de dix-huit ans. « Ce n'était plus, écrit-il, le désir de l'agitation et de la vie errante, c'était celui de voir de près une nature sauvage, majestueuse et variée dans ses productions; c'était l'espoir de rechercher quelques faits utiles aux sciences, qui appelait sans cesse mes vœux vers ces belles régions situées sous la zone torride. »

L'imagination du jeune Allemand avait été vivement séduite par les descriptions enthousiastes qu'il avait entendues de Forster, compagnon du capitaine Cook, dans son second voyage autour du monde.

Humboldt ne s'occupait guère alors que de minéralogie; ce fut à l'époque de ses relations avec Bonpland qu'il se livra à l'étude sérieuse des autres sciences naturelles qu'il a professées avec tant de succès; mais il laissait à son jeune ami sa supériorité dans la botanique, où il n'a jamais excellé.

L'Angleterre ayant pris part à la guerre contre la France, l'expédition projetée ne put avoir lieu, ce qui détermina le gouvernement français à retirer les fonds qui avaient été alloués pour ce voyage de découvertes et à l'ajourner à un temps indéfini. Cette circonstance laissa libres MM. Bonpland et de Humboldt, dont l'amitié et l'amour de la science avaient uni la fortune; ils cherchèrent d'autres moyens de voyager, voulant toujours satisfaire leur désir de visiter quelque partie du monde ou mal connue ou tout à fait ignorée.

C'était l'époque de l'expédition d'Égypte. Les deux amis vinrent à Montpellier pour se faire inscrire comme médecins de l'armée; ils arrivèrent trop tard: les cadres étaient au complet.

Sans se laisser déconcerter par cette suite de mécomptes, Bonpland se retourna vers une nouvelle direction. Il fit, conjointement avec Humboldt, la connaissance du consul de Suède, M. Skjoldebrand, qui, chargé par son souverain de porter

des présents au dey d'Alger, passait par Paris pour s'embarquer à Marseille. Cet homme estimable avait résidé longtemps sur les côtes d'Afrique, et comme il jouissait d'une considération particulière auprès du gouvernement d'Alger, il pouvait procurer à Bonpland et à son compagnon de voyage des facilités pour parcourir librement cette partie de la chaîne de l'Atlas, qui n'avait point été l'objet des recherches de l'illustre botaniste breton Desfontaines.

Le consul de Suède expédiait chaque année pour Tunis un bâtiment sur lequel s'embarquaient les pèlerins de la Mecque; il promit à nos voyageurs de les faire passer par la même voie en Égypte. La frégate suédoise qui devait conduire M. Skjoldebrand à Alger était attendue à Marseille dans les derniers jours du mois d'octobre.

Bonpland et Humboldt s'y rendirent avec la plus grande impatience et avec la plus grande célérité; mais, après deux mois d'inquiétudes et de vive attente, ils apprirent que le *Jaramus* (c'était le nom de la frégate) n'arriverait pas à Marseille avant le printemps.

Ne se sentant pas le courage de passer l'hiver en province, et persévérant toujours dans l'idée de se rendre sur les côtes d'Afrique, ils retinrent leur

passage sur un petit bâtiment ragusois, prêt à faire voile pour Tunis. Mais leur persévérance faillit leur être funeste, car ils étaient sur le point de partir, lorsqu'on fut informé à Marseille que le gouvernement de Tunis sévissait alors contre les Français établis en Barbarie, et que tous les individus venant d'un port de France étaient jetés en prison. Cette nouvelle leur fit suspendre l'exécution de leur projet.

Ce fut alors qu'ils en revinrent à leur premier plan de voyage dans l'Amérique méridionale. Ils ne se dissimulaient ni les fatigues ni les dangers qui les attendaient ; mais ils semblaient entrevoir la gloire qu'ils devaient y acquérir (1). « Ce qui distingue particulièrement un savant de génie, a dit un écrivain, c'est cette impulsion secrète qui l'entraîne malgré lui vers les objets d'étude et d'application

(1) Longtemps le Nouveau-Monde n'a semblé qu'une source de richesses matérielles ouverte à la cupidité des Européens : presque toutes les entreprises y furent inspirées par la soif de l'or. Cependant c'est un magnifique theâtre d'exploration pour un naturaliste qui peut y embrasser une grande partie des merveilles de la création.

Déjà en 1781, un homme d'un esprit élevé, frappé des beautés de la nature américaine, entreprit de faire connaître les trésors scientifiques de la contrée qu'il habitait. Don Felix Azara a le premier étudié l'histoire naturelle de l'Amérique méridionale. Commandant des frontières espagnoles dans le Paraguay, il était à même de bien explorer cette contrée et les terres qui l'envi-

les plus propres à exercer l'activité de son âme et l'énergie de ses facultés intellectuelles ; c'est une espèce d'instinct qu'aucune force ne peut dompter, et qui s'exalte au contraire par les obstacles opposés à son développement. » Animés par les plus douces espérances comme par les plus nobles ambitions, et peut-être même abusés par ces décevantes illusions de gloire qui enivrent d'ordinaire la jeunesse, ils s'élancèrent dans la carrière des expéditions scientifiques : le besoin de voir, d'étudier, d'apprendre et d'apprendre encore, d'enrichir et d'honorer leur pays, était si grand chez les deux jeunes savants, qu'ils eussent tout bravé pour accomplir leur projet d'explorer les régions tropicales.

rounent ; pendant vingt ans, oublié dans les déserts, étranger aux progrès des sciences naturelles, sans aucune communication avec le monde civilisé, il entreprit la description d'un pays de plus de cinq cents lieues de long et trois cents lieues de large. Son ouvrage est riche en détails curieux sur les peuplades de cette partie de l'Amérique ; l'histoire des quadrupèdes et des oiseaux lui doit beaucoup d'observations nouvelles.

CHAPITRE II

Premiers voyages avec Alexandre de Humboldt.

Nos deux naturalistes partirent à la fin de l'année 1798 pour l'Espagne, dans l'intention d'y passer l'hiver et de s'embarquer au printemps suivant soit à Carthagène, soit à Cadix ; ils traversèrent le royaume de Valence et la Catalogne pour se rendre à Madrid, visitant sur leur passage les ruines de Tarragone et celles de l'ancienne Sagonte, et recueillant des notes de toutes sortes dans un journal qui nous a été conservé (1).

A partir de ce moment et après quelques obstacles suscités par une défiance traditionnelle,

(1) Voir APPENDICE.

mais bientôt vaincus par leur persévérance, les espérances de nos voyageurs ne furent plus trompées. Arrivés dans la capitale de l'Espagne, ils y furent accueillis avec une distinction marquée, non seulement par tous les savants espagnols, mais aussi par le gouvernement lui-même. Luis de Urquijo, ministre éclairé de la cour de Madrid, leur accorda toute sa protection, les présenta à S. M. C. le roi Charles IV, et non content de leur permettre de prendre passage sur un navire de guerre, il leur donna une lettre circulaire de recommandation pour tous les gouverneurs des possessions espagnoles du Nouveau-Monde.

Ce généreux empressement était un fait tout nouveau et jusqu'alors inouï. L'isolement auquel la politique ombrageuse de la métropole avait condamné ses colonies n'avait pas permis de pénétrer dans ces mystérieuses contrées, et les nouvelles inexactes de quelques voyageurs aiguisaient encore plus la curiosité. Pendant les trois siècles qui avaient suivi la découverte de l'Amérique, les résultats des nombreux et périlleux voyages qu'on avait entrepris étaient cachés avec autant de soin que d'abord on avait mis d'empressement à les divulguer et même à les grossir ; non seulement tous les pays où les Espagnols et les Portugais

restèrent les maîtres furent dérobés à l'œil curieux de la science, mais les gouvernements s'efforcèrent encore de lui fermer les pays mêmes où ils n'avaient pas pénétré. Les autres États de l'Europe leur apparaissaient comme des usurpateurs de leurs futures conquêtes, et ils châtiaient tous les explorateurs comme coupables de leur enlever par la fraude des découvertes qui leur étaient réservées. Ainsi, ces deux nations, qui avaient donné à la géographie la plus vive impulsion qu'elle eût jamais reçue, furent précisément celles qui bientôt mirent le plus d'obstacles à son avancement. Le plus profond silence sur toutes ces vastes contrées était l'œuvre d'une administration inquiète et jalouse ; ce système d'oppression, suggéré d'abord par l'avarice et l'orgueil, lui fut plus tard presque commandé par la faiblesse, la crainte et la nécessité. Quelques relations en petit nombre, vagues, obscures, incohérentes, quelques cartes levées à la dérobée et par suite très-fautives, voilà tous les documents que les savants pouvaient se procurer sur cet immense continent de l'Amérique méridionale. Si parfois le gouvernement espagnol ordonnait pour sa propre instruction quelques travaux géographiques, ils étaient tenus secrets, avec autant de rigueur que si la moindre indiscrétion

eût dû compromettre le salut de l'État. Ainsi tout concourait à donner à l'expédition de nos jeunes savants l'intérêt d'une grande œuvre historique et scientifique.

Les jours qui précédèrent leur départ furent consacrés à visiter les établissements scientifiques de Madrid; ils se mirent en rapport avec les hommes les plus distingués de l'Espagne, ceux qui, par leur savoir, leur inspiraient le plus de sympathie; ils eurent de longues conférences avec Orteaga, écrivain infatigable et directeur des musées royaux ; avec Ruiz et Pavon, auteurs de la flore du Pérou ; avec Cavanilles, le Nestor des botanistes espagnols, dont les œuvres sont le travail le plus important sur la flore de l'Espagne.

Le moment du départ étant arrivé, nos deux naturalistes quittèrent Madrid vers la fin du mois de mai 1799, traversèrent une partie de la vieille Castille, le royaume de Léon, la Galice, et se rendirent à la Corogne, où ils devaient s'embarquer pour l'île de Cuba. Un retard de douze jours qu'ils éprouvèrent ne fut pas perdu pour Bonpland : il en profita pour préparer convenablement les plantes recueillies dans la belle vallée de la Galice, qu'aucun naturaliste n'avait étudiée avant lui; il examina aussi les fucus et les mollusques que les

grosses mers du nord-ouest jettent en abondance au pied du rocher escarpé sur lequel est construite la vigie de la tour d'Hercule.

La corvette de guerre *Pizarro,* qui venait d'effectuer un voyage dans le Rio de la Plata, appareilla le 5 juin 1799 et fit route vers les Canaries. Après une traversée de quatorze jours, le 19 juin, le *Pizarro* mouilla dans le port de Santa-Cruz et séjourna quelque temps pour faciliter à MM. Bonpland et de Humboldt une visite au pic de Ténériffe et une exploration scientifique de l'île; puis il fit voile pour Cumana, où il arriva, après une traversée heureuse, le 16 juillet 1799.

Parvenus au but de leur voyage, nos deux naturalistes commencèrent sans retard leurs expéditions scientifiques. Ils mirent à peu près dix-huit mois à visiter avec le plus grand soin la Nouvelle-Andalousie, la Guyane espagnole et les Missions des Caraïbes. Tous les faits qui intéressent la botanique, la minéralogie, la géologie, l'astronomie, la physique générale et l'éthnologie furent observés avec l'attention la plus scrupuleuse. A la date de Cumana, 17 octobre 1800, nous trouvons une belle lettre d'Alexandre de Humboldt à son frère Guillaume : c'est un témoignage très-intéressant des fatigues et des épreuves que les deux voyageurs

avaient affrontées, et surtout de l'affection fraternelle qui les unissait déjà.

« J'ai surmonté, dit-il, toutes les fatigues de ce dangereux voyage. Pendant quatre mois, nous avons été cruellement tourmentés par la pluie, par les infatigables moustiques, les fourmis, et surtout la faim, dormant dans les forêts en plein air, n'ayant pour tout aliment que du manioc, quelquefois un peu de riz et de l'eau.

« Mon ami Bonpland a beaucoup plus souffert que moi des excursions que nous avions à faire. A notre arrivée à Guyana, il fut atteint de vomissements et d'une grande fièvre qui me firent craindre pour sa vie. Je pense que cette maladie était occasionnée par les fatigues et la mauvaise nourriture. Voyant qu'il n'y avait aucune amélioration, et nous trouvant dans la ville de Santo-Tomas, je le fis transporter dans la maison de campagne de notre ami le docteur don Félix Tarrexas, située à quatre lieues de l'Orénoque, dans une vallée plus élevée, jouissant d'un bon air et d'une température plus basse. Sous les tropiques, il n'y a pas de remède plus efficace que le changement de localité ; c'est ainsi que la santé de mon ami se rétablit en peu de jours.

« Je ne puis te décrire l'anxiété dans laquelle je me trouvais pendant sa maladie ; jamais je n'eusse

trouvé un ami aussi fidèle, aussi actif et aussi bien disposé. Dans notre voyage, nous rencontrions à chaque pas un danger imminent, autour de nous les Indiens, le désert peuplé de crocodiles, de serpents et de tigres ; au milieu de ces périls, Bonpland a donné les plus grandes preuves de courage et de résignation. Je n'oublierai jamais son bon cœur, et surtout son abnégation, dans une tempête que nous eûmes à subir le 6 avril 1800.

« Nous fûmes surpris par le mauvais temps au milieu de l'Orénoque. Notre pirogue était déjà aux deux tiers remplie d'eau. Les Indiens se jetèrent à la nage pour gagner les bords de la rivière ; mon généreux ami resta seul auprès de moi, me proposant de m'emporter sur ses épaules pour lutter contre le courant et me déposer à terre. Je refusai cette proposition ; la côte étant inhabitée à plus de dix lieues à la ronde, personne n'eût découvert les restes de nos cadavres, qui eussent été dévorés par des animaux féroces. Notre situation était vraiment horrible ; nous étions à une demi-lieue du bord de la rivière, entourés d'énormes crocodiles qui sortaient à moitié de l'eau. En supposant même que nous eussions échappé à la fureur des flots et à la gueule des crocodiles, une fois à terre, nous aurions succombé, victimes de la

faim ou de la voracité des tigres ; de plus, les forêts, sur les bords de l'Orénoque, sont si épaisses et si touffues, qu'il est absolument impossible d'y pénétrer. L'homme le plus robuste ne pourrait s'y frayer un chemin d'un mille en vingt jours de travail ; enfin cette partie de la rivière est si peu fréquentée, qu'il se passe quelquefois plus de deux mois sans qu'on voie traverser une pirogue d'Indien.

« Nous étions réduits à la dernière extrémité, quand une rafale de vent vint gonfler la voile de notre chétive embarcation. Ce fut comme un miracle qui nous sauva, car nous ne perdîmes en cette occasion que quelques livres et des vivres.

« Combien nous nous sentîmes heureux quand, débarqués et arrivés à terre et tout le monde réuni pour prendre le repas, nous nous aperçûmes qu'aucun de nos compagnons ne manquait à l'appel. La nuit était obscure ; la lune apparaissait par intervalles à travers les nuages poussés par le vent. Le moine qui était avec nous adressa son oraison à saint François et à saint Roch ; tous les autres voyageurs étaient pensifs, émus, et songeaient à l'avenir.

« Nous étions encore à deux journées de distance au nord des grandes cataractes, que nous devions passer. Nous avions encore sept cents lieues à faire dans notre pirogue, laquelle, d'après ce que nous

venions de voir, n'était qu'une faible embarcation. Quelle préoccupation !

« Malgré cela, l'inquiétude ne dura pas plus d'une nuit; le jour suivant fut très-beau ; ce fut aussi un jour de repos : la tranquillité que nous admirions dans toute la nature mit le calme dans nos esprits. »

C'est à cette même année 1800 que se rapporte un des épisodes les plus dramatiques de ces merveilleux voyages. Arrivés à Caracas, les deux voyageurs avaient quitté le littoral à Puerto-Caballo, pour gagner l'Apure et de là le Cassiquiar, qui joint l'Orénoque à l'Amazone. Humboldt a conservé dans un admirable passage de ses *Tableaux de la nature* (1) le souvenir du danger qu'ils coururent dans les cataractes, au passage du Raudal de Maypures.

De retour à Cumana, les voyageurs furent bloqués pendant deux mois par une flotte anglaise, puis en juin 1800 ils s'embarquèrent pour la Havane, où ils séjournèrent plusieurs mois.

M. de Humboldt y détermina avec précision la position géographique de la place, position qui avait

(1) A. de Humboldt, *Tableaux de la nature,* trad. par Ch. Galusky, I, p. 263.

été mal notée jusqu'alors; il laissa aux habitants des traces durables de son passage, en leur indiquant d'utiles procédés pour les arts, notamment en leur donnant le modèle des meilleurs fourneaux pour la manipulation du sucre.

C'est de la Havane (21 février 1801) qu'est datée une autre lettre de Humboldt, qui contient sur ses voyages et ses travaux des détails qui donnent la mesure de la résolution déployée par les deux voyageurs, et prouvent combien d'occasions Bonpland a rencontrées d'exercer les vertus que lui reconnaît son ami. C'est la vie primitive prise sur le fait et rendue d'après nature.

« J'ai bien des motifs pour être content de mon compagnon Bonpland; c'est un digne disciple de Jussieu, de Desfontaines, de Richard : il est extrêmement actif, laborieux ; il parle parfaitement l'espagnol ; il est résolu et intrépide ; en un mot, il possède des qualités excellentes pour un naturaliste voyageur. Lui seul a arrangé nos plantes, qui avec les doubles vont au-delà de 1,200. La moitié des descriptions est son œuvre ; bien souvent nous avons décrit tous deux la même plante, dans l'espoir d'approcher davantage de la vérité. C'est un plaisir, un grand plaisir d'admirer ces trésors de la nature; crois bien, mon cher Windeman, que les

peines et les difficultés qui les accompagnent ne sont pas peu de chose. Il est vrai que par la bonté particulière du roi d'Espagne, grâce à la distinction dont nous ont honorés le roi et la reine, et avec les bonnes recommandations du ministre Urquijo, nous voyageons dans ce pays avec plus de liberté et de sécurité qu'ait jamais goûtées aucun naturaliste ; aussi je voyage avec plus de commodité que beaucoup d'autres. S'agit-il de naviguer dans les rivières, nous avons à notre disposition vingt-quatre Indiens; devons-nous voyager dans l'intérieur du pays, nous avons toujours quatorze ou quinze mulets pour transporter nos planches, nos instruments, et tout ce qui nous est utile. Mais ni la bienveillance du roi d'Espagne, ni notre escorte ne peuvent nous défendre contre les désagréments du climat et du pays ; ils ne sont pas peu de chose, surtout pour un botaniste.

« Dans la Guyane, où la crainte des moustiques force à tenir toujours la tête couverte, il est impossible d'écrire pendant le jour ; on ne peut tenir la plume, tellement on souffre des piqûres de ces insectes.

« Aussi nous travaillons toujours dans une cabane d'Indien où ne pénètre pas un seul rayon de soleil, et où l'on n'entre qu'en se traînant sur le ventre ;

là, si les moustiques ne se font plus sentir, on est suffoqué par la fumée. Les habitants ont l'habitude de s'enterrer pendant la nuit dans le sable; ils ne laissent dehors que la tête, le corps étant couvert d'une couche de trois ou quatre pouces; celui qui ne l'a pas vu prendra ce détail pour une fable.

« Après avoir étudié les plantes, les avoir classées au milieu de tant de contrariétés, un autre désenchantement survient. Si l'on veut examiner les herbiers qui sont dans le coffre, on se trouve dans le même cas que Sparrmann, Banks et autres naturalistes qui se sont plaints de l'humidité du climat américain et de cet excès de vie végétative qui rendent très-difficile la dessiccation des feuilles. Ainsi nous avons perdu plus du tiers de nos collections par les insectes qui détruisaient les papiers et les plantes. Nous les imbibions de camphre, d'essence de térébenthine; nous les suspendions; enfin nous employions tous les moyens pratiqués en Europe; et si nous restions trois ou quatre mois sans les visiter, sur huit exemplaires, nous étions obligés d'en jeter trois. C'est surtout dans la Guyane, le Dorado et sur les bords du fleuve des Amazones, où nous étions toujours inondés par la pluie, que nous arrivaient ces accidents.

« Pendant quatre mois nous avons dormi dans

les bois, entourés de crocodiles, de boas et de tigres qui attaquaient les pirogues ; nous n'avions d'autres aliments que le riz, le manioc, l'eau de l'Orénoque et la chair de quelques singes.

« Les mains et la figure enflées par suite des piqûres des moustiques, nous avons traversé le territoire depuis Mandovaca jusqu'au Duida, et depuis les frontières de Quito jusqu'à Surinam, où l'on ne rencontre que des singes et des serpents.

« Au contraire, quelle majesté dans les magnifiques forêts de palmiers, où l'on voit un si grand nombre d'Indiens indépendants, qui ont conservé un reste de la civilisation péruvienne ! Ce sont des peuples qui travaillent bien leur terre ; ils sont hospitaliers et humains, comme les naturels d'Otahiti.

« Dans quelques parties de l'Amérique du Sud, au sud des cataractes de l'Orénoque, il n'avait pénétré aucun autre chrétien avant nous. C'est là aussi que nous avons vu des Indiens d'habitudes anthropophages.

« Malgré tout, sous les tropiques je me trouve dans mon élément ; je n'ai jamais joui d'une meilleure santé depuis mon départ d'Espagne. Je brave les continuelles variations de l'atmosphère, l'humidité, la chaleur et le froid des montagnes. La partie

méridionale de la Guyane n'est pas un pays de plaines, comme la décrivent quelques géographes; elle contient une grande chaîne de montagnes qui, partant de Popayan et de Quito, vient rejoindre Oyapoc, près de Cayenne. J'ai mesuré, sous 1° de latitude boréale, une hauteur de près de 9,600 pieds.

« Je travaille beaucoup; la description des plantes est un objet secondaire de mon voyage. Pour mes observations astronomiques, je suis très-souvent sans chapeau, quatre ou cinq heures par jour. J'ai séjourné pendant quelque temps dans les villes comme Porto-Cabello, où régnait l'horrible fièvre jaune, et jamais je n'ai senti la moindre douleur de tête. Seulement, à Santo-Tomas, dans la Nouvelle-Barcelone, j'ai eu une fièvre qui m'a duré trois jours. C'était à mon retour au Rio Negro, après un long jeûne; je mangeais pour la première fois du pain, et j'en pris une trop grande quantité. Une autre fois, je fus mouillé par une de ces averses qui généralement occasionnent la fièvre. En Alubuyo, où les sauvages souffrent des fièvres pernicieuses, ma santé a résisté admirablement. »

Le rapport (1) même adressé collectivement par

(1) Voir *Correspondance d'A. de Humboldt*, recueillie par de la Roquette. Paris, Guérin, 1869, t. I, p. 120.

les voyageurs à l'Institut national de France porte des témoignages intéressants des dangers affrontés par les deux amis ; en voici quelques extraits, les plus remarquables à cet égard :

« 21 juin 1801.

« Citoyens,

« Depuis le mois de brumaire an VII, ou depuis le commencement de l'expédition dans laquelle nous nous sommes engagés pour le progrès des sciences physiques, nous n'avons cessé de chercher des moyens pour vous faire parvenir des objets dignes d'être conservés dans le Musée national..... »

Suit l'énumération de tous les envois faits par les voyageurs : collections de graines, étude sur le quinquina, flore de Bogota, minéraux du Cotopaxi, du Pichincha et du Chimborazo.

« Accoutumés à des privations et à des revers plus grands, nous continuons sans relâche des travaux que nous croyons utiles aux hommes, et nous nous hâtons de profiter de l'occasion qui se présente en ce moment pour vous réitérer, citoyens, les assurances d'un dévoûment auquel vos bontés nous obligent à jamais.... »

Après des détails précis sur les masses de porphyre accumulées sous les tropiques et la nomenclature des minéraux, etc., les correspondants de l'Institut concluent ainsi leur rapport :

« Voilà les objets que nous avons l'honneur de vous présenter, citoyens, et qui mériteront peut-être l'attention des citoyens Haüy, Vauquelin, Chaptal, Berthelot, Guyton et Fourcroy, dont les travaux ont tant contribué au progrès de la minéralogie et de la chimie analytique.

« Le vomissement noir et la fièvre jaune, qui font dans ce moment de cruels ravages à la Vera-Cruz, nous empêchent de descendre vers la côte avant le mois de brumaire, de sorte que nous ne pouvons espérer de nous rendre en Europe que vers floréal de l'an prochain..... Peu avancés en âge, accoutumés aux dangers et aux privations, nous ne cessons de tourner nos regards vers l'Asie et les îles qui en sont voisines. Munis de connaissances plus solides et d'instruments plus exacts, nous pourrons peut-être un jour entreprendre une seconde expédition, dont le plan nous occupe comme un rêve séduisant. »

Enfin, au mois de septembre 1801, nos deux savants partirent pour leur immortelle expédition aux Cordillières; ils arrivèrent à Quito le 6 janvier 1802.

La vue de ces intrépides pionniers de la science enflamma d'enthousiasme un jeune Espagnol, le fils du marquis Sylva Alygre. Il fallut accepter chez lui les soins de la plus généreuse, de la plus touchante hospitalité. Les voyageurs s'y remirent de leurs fatigues, et quand leurs forces furent rétablies, le jeune Sylva Alygre, entraîné par son admiration pour ses hôtes, refusa de les quitter, et s'associa à leur entreprise.

Ils partirent au commencement de juin de l'année 1802, firent pendant environ quinze jours les marches les plus pénibles et affrontèrent les dangers les plus imminents. Ils traversèrent d'abord les ruines du Rio-Bamba et de plusieurs autres villages engloutis, le 7 février 1797, avec plus de 40;000 habitants, par le tremblement de terre le plus épouvantable dont on ait entendu parler dans ce pays.

Ils visitèrent ensuite le Vésuve de l'Amérique méridionale, le redoutable Toungouragua, et parvinrent, après d'incroyables efforts, au point appelé le *Nevado de Chimborazo*.

Ils se trouvaient en présence du pic le plus élevé du Nouveau-Monde. A cet aspect, leur courage redouble : ni le froid excessif, ni la difficulté de respirer dans une atmosphère insuffisante, ni le

passage à travers ces glaces éternelles sur lesquelles le moindre faux pas les ferait rouler dans l'abîme, rien ne peut ralentir l'ardeur des voyageurs. Ils marchent, quand tout à coup une large et profonde crevasse vient arrêter leur audace et paralyser leur résolution. Ils furent un moment comme désespérés.

Cependant, à gauche, se dresse un môle énorme de porphyre, qui se projette au loin sur les parties inférieures, et qui forme le pic oriental le plus élevé. Les voyageurs l'escaladent et s'y établissent péniblement, à 19,500 pieds ou 6,500 mètres au-dessus du niveau de la mer, à 3,485 pieds au-dessus du point auquel avait pu monter le célèbre La Condamine en 1745, à une hauteur enfin à laquelle nul homme ne s'était encore élevé.

Ils tournèrent leurs instruments de mesure vers les cimes situées à l'occident, vers celles dont l'accès leur était impossible, et ils constatèrent que cette Alpe inabordable les dominait encore de 2,140 pieds, ou 713 mètres.

Au point où ils étaient établis, l'air avait perdu la moitié de sa densité ordinaire; les poumons recevaient à peine, à chaque aspiration, ce qu'il en fallait pour retenir la vitalité prête à s'échapper, et nos deux savants, pour avoir voulu toucher presque

aux limites de la terre et du ciel, se sentaient déjà sur les confins de la vie et de la mort. Ils persévérèrent cependant, et accomplirent toutes leurs opérations trigonométriques avec la plus rigoureuse exactitude.

Ces fatigues, ces périls, ces angoisses, avaient leurs compensations, comme celle que goûtèrent les voyageurs le 23 juin 1802 et qui a été admirablement décrite par Humboldt (1) :

« Nous avions passé dix-huit mois à parcourir sans interruption les détours et tous les recoins de ces montagnes, et l'impatience de repaître enfin nos yeux du libre aspect de la mer était augmentée encore par les déceptions que nous avions si souvent éprouvées..... Nous pûmes croire, en traversant le passage de Guangamaria, que nous allions assister encore à la ruine de nos espérances. Tandis que surexcités par l'attente, nous luttions contre l'obstacle de ces puissantes montagnes, nos guides, mal assurés de la route, nous promettaient d'heure en heure que nos désirs allaient être remplis. Par moments, la couche de nuages qui nous enveloppait semblait s'entr'ouvrir; mais bientôt après de nouvelles hauteurs surgissaient devant nous et

(1) *Tableaux de la nature*, II, p. 347.

semblaient prendre plaisir à borner notre horizon..... Nous atteignîmes enfin le point culminant de l'Alto de Guangamarca ; alors la voûte du ciel si longtemps voilée à nos regards se rasséréna subitement; le vent qui soufflait avec force du sud-ouest dissipa les brouillards, et l'azur profond nous apparut à travers l'atmosphère transparente des montagnes, entre la ligne extrême des nuages effilés. Tout le versant occidental des Cordillières qui s'étend de Chorillos à Cascas se développa devant nos regards avec ses immenses blocs de quartz, longs de 12 à 14 pieds ; il semblait que nous touchions aux plaines de Cholas et de Molinos et à la côte de Truxillo. Nous voyions enfin pour la première fois la mer du Sud; nous la voyions clairement qui faisait rayonner près du rivage une masse énorme de lumière, et s'élevait dans son immensité jusqu'à l'horizon. »

Après avoir achevé tant d'importants travaux et avoir échappé à des dangers sans cesse renaissants, ils se séparèrent du marquis de Sylva Alygre, se rendirent au Pérou, parcoururent toute la nouvelle Espagne, visitèrent Lima, Guayaquil et enfin arrivèrent à Mexico au mois d'avril 1803, ayant ainsi passé tout une année dans des excès de travail et de fatigue.

Bonpland demeura plusieurs mois dans ce pays, l'étudia sous tous les rapports physiques et moraux, visita, non loin de Mexico, un arbre fameux, l'énorme *Cherostomon strantanoïdes*, que l'on croit être le dernier individu de cette espèce qui se soit conservé dans le Nouveau-Monde; cet arbre est moins rare ailleurs; on en cultive même quelques individus au Jardin-des-Plantes de Paris. Ce qu'il a de remarquable, c'est que, quoique rongé par les efforts de bien des siècles, le tronc de Mexico, mesuré par Bonpland, présentait encore une circonférence de 44 pieds.

Après avoir exploré dans tous les sens et à tous les points de vue la patrie de Montézuma, après avoir multiplié des observations d'une exactitude remarquable sur tous les faits de la nature physique et morale, Bonpland et Humboldt revinrent à la Havane en mars 1804, passèrent de cette ville à Philadelphie, et visitèrent l'Amérique septentrionale, explorant partout les trois règnes de la nature, les hommes et les cieux, partout accueillis avec admiration, et à Washington honorés de la réception la plus cordiale par le président Jefferson.

Enfin, le 9 juin 1804, six ans après avoir quitté la France, après un voyage continuel de cinq

années en Amérique, Humboldt et Bonpland s'embarquèrent pour rentrer en Europe, et le 3 août 1804, ils arrivèrent à Bordeaux.

Quiconque voudra les suivre dans leur itinéraire et connaître en détail leurs découvertes devra consulter leurs ouvrages; il y lira leurs droits à la reconnaissance publique inscrits en caractères ineffaçables. Observateurs impartiaux et consciencieux, ils voyaient par eux-mêmes et voyaient toujours juste, parce que, libres de passions et de préjugés, ils ne désiraient, ne cherchaient que la vérité. Aussi l'histoire naturelle et la peinture des mœurs et des usages des différentes nations qui habitent l'Amérique ont été traitées par eux avec une vérité et une profondeur qui n'ont presque rien laissé à ajouter aux observations de ceux qui marchent aujourd'hui sur leurs traces.

Quel critique oserait toucher à ce grand ouvrage composé avec tant de soins par MM. Bonpland et de Humboldt ? Qui serait même capable de s'élever à sa hauteur pour en juger tous les mérites divers ? Toutes les branches de la science de la nature, dans la plus vaste extension du mot, ont occupé l'esprit de ces infatigables observateurs. Livrés à leurs propres ressources, ils achevèrent la tâche difficile d'examiner et de décrire mille

richesses cachées qui, jusqu'alors, s'étaient dérobées aux recherches des savants : faits historiques, détails statistiques, collections abondantes de géologie, de minéralogie, de zoologie, de botanique, rien ne fut oublié, tout rentra dans le cadre de leurs travaux.

A Bonpland incomba le soin de la botanique, pour laquelle il avait tant de goût et qu'il avait le plus approfondie ; tout autre que lui aurait été rebuté par le seul aspect d'une végétation si variée et si nouvelle. La plus grande partie des plantes qu'il rencontrait ne se trouvaient pas dans les catalogues les plus complets qui existaient alors ; l'herbier qu'il en composa contenait 6,000 espèces différentes. Il ne suffisait point de les recueillir : il fallait les décrire, les classer, travail ingrat et pénible qui exigeait, avec toute la pratique et toute la science d'un botaniste consommé, la patience d'un serviteur zélé de la nature. Bonpland fournissait ainsi à Humboldt les matériaux et les exemples nécessaires à la création d'une science jusqu'alors à peu près inconnue, cette géographie botanique qui est leur œuvre commune. Bonpland, comme la nature dont il était l'interprète, prodiguait les faits auxquels Humboldt appliquait son imagination de philosophe et de poète.

La récompense de ces mérites ne se fit pas attendre, dès que les deux savants annoncèrent qu'ils allaient donner au public leur *Voyage dans les contrées équinoxiales.*

Jamais publication n'obtint un succès plus prompt, plus brillant, moins contesté; elle valut à ses auteurs l'estime des gens instruits, l'admiration reconnaissante de leurs concitoyens, et une célébrité plus qu'européenne; l'enthousiasme fut d'autant plus vif que le bruit de leur mort avait été répandu dans le public. Cette promesse éveilla le sentiment d'une vive curiosité, non seulement dans les classes éclairées, mais encore dans les esprits les plus étrangers aux connaissances scientifiques, parce que, aux détails précis et rigoureux de la science, les deux philosophes avaient su joindre la description des usages et des coutumes que les peuples primitifs de ces régions semblaient avoir conservés sans altération depuis la découverte du Nouveau-Monde.

Ce travail laissait bien loin derrière lui tous ceux qui avaient été entrepris sur le même sujet; il mit le sceau à la réputation des deux voyageurs, et les plaça au premier rang parmi les naturalistes. C'est qu'en effet il a rendu leur nom recommandable à la postérité, en découvrant tout un monde

nouveau de merveilles naturelles. L'histoire de la science n'offre peut-être pas d'autre exemple d'une telle abondance de lumières versées tout à coup sur un si vaste pays, après d'aussi longues et d'aussi épaisses ténèbres. Au premier rang des événements mémorables qui distingueront dans l'histoire le commencement du XIX^e^ siècle, les pacifiques annales des sciences n'oublieront jamais la révolution féconde qui s'est opérée dans nos connaissances sur l'Amérique méridionale.

Grâce à ces observations qui embrassaient une vaste partie du Nouveau-Monde, les sciences naturelles ont pris un développement dont sont frappés tous les esprits philosophiques, et l'horizon qu'elles dominent s'étend chaque jour davantage. Pour déterminer et distinguer les races humaines, les animaux, les plantes, les phénomènes du monde physique, nous ne sommes plus confinés dans les champs étroits de l'Europe. De là le prodigieux mouvement intellectuel accompli depuis un demi-siècle. Jamais on ne vit, en un temps aussi court, les connaissances humaines prendre un tel accroissement, à aucune époque l'esprit d'investigation ne s'est développé dans toutes les directions avec autant de puissance. Interrogées avec persévérance, les couches superficielles de notre planète

se sont ouvertes comme les feuillets d'un livre où les trois règnes de la nature ont leurs archives; où chaque espèce, avant de disparaître, a déposé son empreinte et son souvenir; où l'homme lui-même, le dernier venu, a laissé les preuves de son antique existence, et les pages de ce livre immense ont raconté l'histoire de ces créatures innombrables qui, d'époque en époque, se sont transmis successivement le flambeau de la vie.

Le grand ouvrage de Humboldt et de Bonpland aurait dû, dès le principe, être mis à la portée du public; au contraire, il fut imprimé in-folio et in-quarto, et la première édition fut faite avec un luxe tel, qu'il n'était possible qu'aux personnes très-riches d'en faire l'achat. Par exemple, chaque plante, peinte par Redouté, sur vélin parcheminé in-folio, coûtait cent cinquante francs; ce ne fut que lorsque les auteurs virent qu'ils ne pouvaient pas écouler leur première édition qu'ils se décidèrent à en faire une édition in-8°, qu'ils placèrent plus facilement (1).

(1) *Voyage dans l'intérieur de l'Amérique dans les années 1799-1804*; Paris, Schœl et Dufour, 1807 et années suivantes. Il est composé de 11 volumes in-4° et 12 volumes in-fol., contenant la botanique; 4 volumes in-fol., contenant les atlas. L'exécution de cette collection est parfaite sous tous les rapports, mais le prix en est très-élevé.

Les travaux d'Aimé Bonpland ne se sont pas limités à la botanique, qui est son œuvre propre et qui ne devait pas former moins de vingt volumes du prix de 500 francs chacun. Il a encore secondé M. de Humboldt dans toutes les autres parties, et on peut dire en toute vérité que la moitié du travail doit lui être attribuée, plus la botanique. La preuve honorable pour tous deux s'en trouve dans cette lettre que de Rome, où il était allé en 1805 avec Gay-Lussac, Humboldt écrivait à Bonpland :

« Nous ne faisons qu'un corps... Je vous ai mille grâces de la bonté avec laquelle vous corrigez mes manuscrits. Il n'y a que vous qui lisez bien ce que je griffonne... Vous me demandez des notions sur les maladies actérées, comme si vous n'en saviez pas plus que moi... Je me souviens que, de la Havane, j'écrivis à Wildenow qu'il vous dédiât un genre, chose qui me ferait beaucoup de plaisir... Comment vont vos finances ? Je vous embrasse.

« HUMBOLDT (1). »

Six ans s'étaient écoulés depuis leur départ de France, lorsque, plus riches que ne l'a été aucun autre voyageur en collections de tout genre, en

(1) *Correspondance de A. de Humboldt*, recueillie et publiée par M. de la Roquette, t. I, p. 176.

faits nouveaux ou nouvellement vérifiés, en observations importantes ou curieuses, en dessins précieux et en écrits plus précieux encore, les deux voyageurs étaient rentrés en France.

Toujours accompagné de Humboldt, Bonpland s'était aussitôt rendu à Paris. Au lieu d'y chercher le repos dont il avait tant besoin, il s'occupa sur-le-champ de mettre en ordre tous les immenses matériaux qu'il avait recueillis. Il offrit sa collection au Muséum d'histoire naturelle. Ce désintéressement lui valut les remercîments et une pension de l'empereur Napoléon. Ce ne fut que deux années après que les deux savants purent communiquer au public le fruit de leurs travaux, dont la publication dura vingt ans (1807-1827).

L'œuvre fut accueillie avec reconnaissance et admiration par le monde savant, qui n'avait pas encore eu d'exemple d'une expédition aussi hardie, aussi féconde en découvertes et en renseignements sur toutes les branches des connaissances humaines. De cette époque datent les relations affectueuses et intimes de Bonpland avec les savants les plus éminents de la France : Gay-Lussac, Arago et Thénard.

CHAPITRE III.

Bonpland à la Malmaison.

Au retour de ce long et intéressant voyage, Bonpland ayant envoyé à l'impératrice Joséphine une collection de graines d'Amérique, fut prié par elle de les faire semer dans les serres de la Malmaison et d'en surveiller la culture. Un choix éclairé par la reconnaissance appela bientôt Bonpland à vivre et à occuper un appartement dans le palais du plus grand des souverains de l'Europe. L'impératrice Joséphine, protectrice des arts et des sciences, et passionnée pour la botanique, prodiguait des sommes considérables pour faire de la Malmaison une des résidences les plus somptueuses de France; elle fit nommer Bonpland intendant de

ses domaines. Alors, au milieu des plus belles productions de la nature, des arbres les mieux choisis, des plantes exotiques les plus rares, entouré des plus brillantes fleurs de toutes les parties du globe, Bonpland, au comble de ses vœux, ordonnait et dirigeait tout avec une autorité suprême. Qui, mieux que lui, pouvait prévenir ou réaliser les désirs de l'Impératrice, en disposant ces sites enchanteurs où, dans ses courts moments de repos, le maître du monde venait chercher un délassement?

Souvent Bonpland eut l'honneur de parler de ses voyages à Napoléon Ier, et son plus grand bonheur était d'initier l'Impératrice aux études auxquelles il avait lui-même consacré sa vie. Douée d'une vaste mémoire et d'un goût exquis, Joséphine avait appris les caractères spécifiques des plantes réunies dans ses serres; elle aimait à les désigner, non par leurs noms vulgaires, mais par ceux que Linné leur a imposés. Pour montrer ses progrès à son maître, elle se plaisait à lui dire parfois avec aménité : « Eh bien! Monsieur Bompland, comment se porte la *bonplandia geminiflora ?* » non pas que cette fleur fût la plus belle de ses jardins, mais parce que c'était une manière de rappeler à son professeur que Cavanilles avait donné à cette plante le nom de Bonpland.

Les preuves d'estime et d'intérêt ne manquaient pas à Bonpland ; il occupait une place distinguée à la cour, comme l'un des administrateurs de la Malmaison et du château de Navarre, qui étaient rangés au nombre des plus somptueux domaines de la France. A ce titre, il a pu constater que Joséphine ne mérita pas toujours le reproche de prodigalité qui ne lui a pas été épargné. Par exemple, la ménagerie de la Malmaison était alors fort peu nombreuse; il fallait, pour l'entretenir convenablement, faire une dépense considérable; Joséphine préféra y renoncer résolument.

Bonpland la vit ainsi plus d'une fois abandonner des projets nourris pendant plusieurs mois, sur la seule observation que la dépense serait excessive ; c'est ainsi qu'elle se priva du palais qu'elle voulait faire élever à Navarre.

Aimant les fleurs avec passion, elle voulut avoir des serres qui pussent, en tout temps, lui en fournir de rares et de belles. Le parc de la Malmaison était charmant et supérieurement tenu, sauf les eaux qu'on ne put jamais avoir claires, parce qu'elles étaient retenues par des lits de glaise. Mais en y groupant des arbres étrangers, des fleurs éclatantes, des gazons toujours verts, Bonpland fit de cette résidence un séjour délicieux et un objet

d'admiration pour toutes les personnes admises aux réceptions et aux fêtes qui étaient magnifiques; car dans ces jours heureux, tout respirait la séduction et la grandeur autour de cette princesse, qui ouvrait les portes de son palais à la société la plus distinguée et la plus brillante.

M. Bonpland aimait à rappeler deux charmants voyages qu'il avait faits, par ordre de S. M. l'Impératrice, à Berlin et à Vienne. — Ces promenades avaient pour objet de rapporter de ces deux grandes villes quelques plantes rares et quelques curiosités qui n'existaient pas à la Malmaison.

Dans la capitale de la Prusse résidait son ami, son frère, qui l'appelait de ses plus pressantes instances; nous avons comme preuve une lettre confidentielle de Humboldt :

A M. Bonpland, intendant du domaine de la Malmaison.

« Ce 30 septembre 1810.

« Tu sais, mon cher ami, combien j'aime à rendre de petits services à des personnes qui te sont chères... »

Et après avoir réclamé de lui sa rédaction pour la publication de leur voyage, il termine en ces mots :

« J'espère que nous te verrons bientôt ici, mon cher Bonpland. Je t'embrasse de cœur et d'âme, et je saurai dans un mois si tu m'aimes encore un peu pour faire ce que je te prie.

« HUMBOLDT. »

Le baron Alexandre de Humboldt servit de guide à Bonpland; il l'accueillit en frère, le présenta à sa famille, à ses amis et aux nombreux savants qui ne s'étaient pas expatriés. Bonpland connut aussi à Berlin plusieurs personnages de la cour qui n'avaient pas suivi le roi et la reine, et qui ne pardonnaient point aux Français la victoire d'Iéna. Il eut enfin l'honneur d'être présenté au prince et à la princesse d'Hatzfeld, qu'un épisode récent rendait intéressants. On se rappelle le tableau très-connu de Steuben, qui représente M^me^ la princesse d'Hatzfeld jetant au feu une lettre autographe du prince, qui devait le faire condamner à mort, et que l'empereur Napoléon a la générosité de lui abandonner. Dans cette lettre, le prince, qui était resté après le départ du roi de Prusse, gouverneur général de Berlin, rendait compte à son

maître des mouvements de l'armée française, de sa force, de sa composition, etc., etc.

Bonpland trouvait encore dans ses dernières années un charme tout particulier à s'entretenir de cette aimable famille; il y avait dîné assez souvent, et se rappelait avec admiration le palais qu'elle habitait, surtout la belle serre, qui renfermait une collection de plantes rares, dont il emporta un choix fait par lui, et offert par la princesse à S. M. l'Impératrice. « Quel plaisir j'éprouvais, disait-il, lorsque dînant dans cette serre, qui était vraiment un lieu enchanteur, je voyais la neige tomber en abondance et s'attacher aux vitres, tandis que nous étions chaudement assis à une bonne table couverte de mets délicats! Vivrait-on ce qu'a vécu Mathusalem, on ne peut jamais oublier de tels jours de bonheur. Hélas! depuis cette époque fortunée, j'ai traversé de rudes épreuves! »

Le jardin d'acclimatation de Berlin fut également mis à contribution par Bonpland, aussi bien que les collections de quelques riches amateurs; il regagna Paris, emportant une riche et abondante récolte, très-flatté de l'accueil aimable qui lui avait été fait, et de l'empressement qu'on avait mis à lui rendre plus facile l'accomplissement de sa mission.

A la suite de son voyage à Vienne, il ne tarissait pas non plus en éloges sur les hommes savants par lesquels il avait été reçu. Dans la capitale de l'Autriche, chaque partie de la science était représentée, la botanique, la géologie, la métallurgie ; la statistique en particulier était cultivée par un homme dont le mérite et la mémoire prodigieuse frappèrent Bonpland. Il s'y rencontra avec M. Cadet de Gassicourt, envoyé par S. M. l'Empereur, qui a rendu compte de son voyage et de son séjour dans une publication fort intéressante.

Bonpland emporta également de Vienne une collection de plantes rares qui vinrent enrichir les serres de la Malmaison, déjà si abondamment fournies; il s'éloigna à regret des nouveaux amis dont il avait mérité les sympathies par son instruction spéciale, par les connaissances variées dont il avait fait preuve, aussi bien que par l'amabilité et la douceur de son caractère.

De retour en France, Bonpland fut appelé par la confiance de l'Impératrice au spectacle de ses plus cruels déchirements de cœur.

Joséphine était fort attachée à Napoléon ; on peut même dire qu'elle l'aimait avec passion. Elle ne put donc sans le plus violent chagrin se voir séparée de l'homme extraordinaire auquel elle avait consacré

son existence. Napoléon brisa violemment les liens qui le liaient à la compagne de sa gloire et de ses premiers triomphes. Dépouillée en un jour des faveurs de la fortune, elle descendit du trône où elle avait été portée comme si elle eût abdiqué volontairement; elle entendit même avec sérénité le décret qui lui annonçait sa chute ; elle eut assez de force de caractère, peut-être assez d'amour pour consentir au sacrifice; elle pensa qu'un tel désintéressement lui assurait à jamais le bonheur de rester l'amie de l'Empereur, de le voir, de l'entretenir quelquefois. Après avoir pris cette courageuse résolution, rien ne put lui paraître difficile :

« Ce n'est pas la perte de la couronne qui m'afflige, dit-elle, ce jour-là même, à Bonpland; mais c'est la perte de l'homme que j'ai le plus aimé dans ma vie, et que je ne cesserai d'aimer jusqu'au tombeau. »

Bien des années après cette triste scène, Aimé Bonpland, les yeux mouillés de larmes et la voix tremblante d'émotion, répétait encore ces paroles de l'Impératrice.

Depuis le divorce, Joséphine habitait uniquement la Malmaison; elle y avait un état et y tenait une cour conforme à son rang passé. Telle était la volonté de l'Empereur, qui voulait même qu'on

n'y relâchât rien des lois de l'étiquette, parce que, disait-il, Joséphine avait été sacrée. Napoléon lui ayant écrit que le palais de la Malmaison était pour tous deux plein du souvenir de sentiments qui ne pouvaient et ne devaient jamais changer, c'était à ce titre surtout, et à cause de la proximité de Paris, des Tuileries, que cette résidence était chère à Joséphine. L'appartement qu'y avait habité Napoléon resta vacant; elle ne voulut pas qu'on y touchât; tout y fut laissé dans le même état : dans son cabinet, un livre d'histoire posé sur son bureau et marqué à la page où il avait suspendu sa lecture; la dernière plume dont il s'était servi; dans sa chambre, des vêtements épars sur les siéges. Joséphine appelait tout cela ses *reliques*, et se chargeait elle-même de veiller à leur conservation.

Elle aurait désiré voir Marie-Louise dans l'intérêt même de son bonheur; elle aurait voulu lui offrir quelques conseils sur les moyens de plaire à Napoléon et de le rendre heureux.

L'Empereur était disposé à mener la nouvelle Impératrice à la Malmaison; Marie-Louise s'y refusa et fondit en larmes; elle était si jalouse de Joséphine, que celle-ci jugea convenable d'aller s'établir au château de Navarre.

Quelque temps après le divorce, Napoléon fit

prévenir Joséphine qu'il irait la visiter le lendemain. L'idée de voir près d'elle celui qui, malgré son abandon, possédait encore toutes ses affections, agita le cœur de cette pauvre femme des émotions les plus vives. Le peu de temps qui se passa entre la nouvelle et l'arrivée de l'Empereur fut employé à donner à cette entrevue le caractère d'un événement mémorable; on fit des préparatifs immenses. Ce qui préoccupa le plus Joséphine, ce fut de parer des fleurs : « Demain, dit-elle à Bonpland, tout doit être joie et plaisir autour de moi; j'attends l'Empereur. Que tous les coins du palais soient ornés de fleurs; je voudrais les faire naître sous mes pas. » Pendant cette journée, Joséphine oublia ses regrets et ses peines; elle fut toute au souvenir de son bonheur passé, à l'illusion du rêve présent. Par une délicatesse facile à comprendre, elle reçut l'Empereur sur le péristyle du palais et causa avec lui en présence de ses courtisans; elle n'ignorait pas l'opposition que Napoléon avait dû vaincre pour lui rendre cette visite qu'avait retardée, non pas son indifférence, mais la jalousie de sa nouvelle épouse.

Napoléon ne voulut pas se retirer de la Malmaison sans visiter les riches collections de plantes qu'avait réunies Bonpland dans ses magnifiques

jardins d'hiver. Il ne lui ménagea pas les éloges, admirant ses nouvelles conquêtes, et le félicitant des bons résultats donnés par ses essais d'acclimatation. Si bien encouragé, le naturaliste entreprit et publia la description des plantes rares qui se trouvaient à Navarre et à la Malmaison. Ce fut un des plus beaux ouvrages qui sortirent des presses de Paris; il était orné de belles gravures dessinées par les meilleurs artistes de France (1).

L'abdication de l'Empereur à Fontainebleau brisa le cœur de Joséphine; on peut affirmer qu'il n'y avait rien d'égoïste dans ses regrets, car sa position personnelle n'en souffrait aucun changement. Au milieu des révolutions qui s'accomplissaient dans les hommes, les choses, les opinions et le gouvernement, en France, les vainqueurs eux-mêmes se plaisaient à entourer d'attentions délicates la princesse qui avait été la seule, la vraie compagne de Napoléon; l'empereur Alexandre, le roi de Prusse, les ambassadeurs et les généraux des armées étrangères vinrent lui présenter leurs hommages dans sa retraite silencieuse de la Malmaison.

Une garde d'honneur veillait sur sa personne

(1) *Description des plantes rares cultivées à la Malmaison.* Cet ouvrage parut par livraisons, de 1812 à 1816.

et ses propriétés ; nul n'aurait eu l'audace de les profaner. Bien que l'intérêt témoigné par les envahisseurs de la France fût une preuve de leur respect, absorbée dans sa douleur, Joséphine eût voulu se soustraire à ces visisites officielles.

« Ce n'est pas ici ma place, disait-elle un jour à Bonpland, devenu le confident intime de ses peines ; l'Empereur est seul et abandonné ; je voudrais être auprès de lui pour l'aider à supporter son infortune. Mais puis-je le faire? Jamais je n'ai tant souffert d'avoir perdu le droit d'accomplir ce devoir. J'ai pu me résigner à vivre loin de lui, tant qu'il a été heureux ; aujourd'hui qu'il est malheureux, quel supplice d'être éloigné de lui ! »

En effet, le coup mortel était porté ; rien ne pouvait sauver une existence qui dépendait de celle de Napoléon. Joséphine, douée d'une ardente sensibilité, vivait en proie à une agitation continuelle, et les soins mêmes que lui rendaient tous les princes aggravaient son mal, en renouvelant des souvenirs déchirants. Forcée d'étouffer ses larmes, et blessée à chaque instant par les coups de serviteurs ingrats qu'elle avait comblés de ses bienfaits, Joséphine était hors d'état de soutenir les assauts d'une maladie sérieuse. Aussi l'esquinancie dont elle fut atteinte ne tarda pas à prendre un caractère

grave ; elle se transforma très-vite en une violente angine couenneuse, qui, en trois jours, termina la vie et les souffrances de la victime.

Pendant sa maladie, Joséphine appelait souvent Bonpland, et, quoiqu'il ne fût pas son médecin, elle aimait à lui demander son avis. La veille de sa mort, elle parut deviner à ses paroles que son état était désespéré ; elle se tourna aussitôt et demeura dans un mutisme que rien ne put rompre. Dès lors tous les secours de l'art furent inutiles ; les soins lui furent prodigués en vain par les docteurs Laserre, Horeau, Bourdois de la Motte. L'empereur Alexandre envoya son premier médecin ; il fit lui-même de fréquentes visites à l'illustre malade. Il était dans le parc de la Malmaison lorsqu'elle expira, le 29 mai 1814, dans les bras de ses enfants et de quelques amis qui lui étaient restés fidèles.

Quelques moments avant sa mort, on lui entendit prononcer par intervalle et pour toutes paroles : « L'île d'Elbe ! Napoléon !... » Depuis longtemps elle ne vivait qu'en lui ; il eut aussi sa dernière pensée. Elle mourait à cinquante ans, juste un mois après que Napoléon avait quitté le sol de la France.

Bonpland, témoin de cette scène de deuil, en conserva dans son âme la plus vive impression ; il versa des larmes non sur sa fortune brisée, mais sur la

mort prématurée de cette princesse, qui encourageait ses travaux de sa haute protection et de ses suffrages. Quarante ans après, Bonpland ne pouvait contenir son émotion quand il montrait à ses amis un portrait en miniature entouré de diamants, que l'Impératrice lui avait donné comme dernier souvenir.

Avec Joséphine, la Malmaison perdit l'éclat et la vie : la décadence fut aussi prompte que la création avait été rapide et merveilleuse.

Bonpland eut le regret de voir se flétrir sous ses yeux le fruit de tant de soins intelligents, de tant de dépenses et de travaux multipliés.

En quelques mois, le parc était devenu méconnaissable : les arbustes rares qu'on y admirait à chaque pas avaient déjà disparu; à la place d'un bosquet touffu de rhododendrons, une large fosse envahie par les mauvaises herbes ; au lieu des brillants massifs de fleurs, du chiendent, de hautes luzernes, des eaux vertes et croupissantes, exhalant partout une odeur infecte.

Déjà le séjour de la France avait perdu tous ses charmes pour Bonpland.

Quelques démêlés avec les exécuteurs testamentaires de Joséphine le déterminèrent à presser le moment de son départ pour l'Amérique méridionale.

CHAPITRE IV.

Retour en Amérique.

Bonpland avait toujours aimé à se reporter vers le passé, vers ces temps où il parcourait les riches provinces de la Nouvelle-Espagne. Alors il lui paraissait qu'il lui restait beaucoup à faire pour remplir le programme qu'il s'était tracé; il sentait que la botanique surtout offrait beaucoup de lacunes à combler. Il voulait, disait-il, aux plantes équinoxiales ajouter celles qui embellissent la zone tempérée, que Commerson avait observée légèrement. M. Rivadavia, qui se trouvait alors à Paris, l'engagea à partir. Bonpland s'embarqua sur un navire qui devait appareiller pour le Rio de la Plata, et

après une traversée heureuse il arriva à Buenos-Ayres à la fin de 1816.

Don Bernardino Rivadavia y était envoyé en qualité d'agent confidentiel du gouvernement de Buenos-Ayres ; il cherchait par tous les moyens en son pouvoir à engager tous les hommes de mérite qu'il rencontrait sur son chemin à se rendre à Buenos-Ayres ; il leur dépeignait cette ville comme un Eldorado, où ils devaient trouver la fortune et un bien-être que l'Europe ne leur offrait plus au milieu du désordre des convulsions politiques. C'est ainsi qu'il séduisit Bonpland, aussi bien que MM. Mora et de Angelis. — La déception pour ces Messieurs fut complète, et aucune des promesses qui leur avaient été faites ne se réalisa. Bonpland demanda au travail les moyens de vivre; il exerça la médecine, mais ne sut jamais se faire payer ses honoraires ; il essaya aussi un peu d'agriculture, mais sans succès, faute de capitaux ; il se fit même distillateur, horticulteur, jusqu'au moment où il se rendit dans la province de Corrientes et dans celle des Missions.

M. de Angelis, Napolitain appartenant à une famille distinguée, se fit publiciste, imprimeur, instituteur. C'était un homme érudit : il avait été l'un des précepteurs des fils du roi de Naples,

Joachim Murat, et avait accompagné S. M. la reine Caroline dans son voyage de Naples à Trieste, lorsqu'elle dut abandonner son palais et son autorité. Rien ne lui réussit.

M. Joaquim Mora, Espagnol, homme très-distingué, avocat de profession, fut mieux avisé : après avoir résidé à Buenos-Ayres pendant deux années environ, et y avoir publié le journal *la Chronique* avec la collaboration de M. de Angelis et des deux frères Varela (Juan Cruz et Florencio), il partit pour le Chili, passa au Pérou et rentra en Espagne, où il a joué un rôle important comme publiciste et comme député aux Cortès.

M. Rivadavia, à son retour à Buenos-Ayres, devint ministre, président de la République Argentine, séduisit son pays par des théories européennes d'ordre, de bonne administration; mais ces réformes étaient prématurées; le novateur voulut improviser un État européen chez un peuple qu'il ne connaissait que peu ou point, et qui était lui-même très-ignorant en de semblables matières. Enfin, Rivadavia était impérieux par caractère, dur dans le commandement, vain, d'un pouvoir et d'une influence qui ne s'étendaient pas au-delà de la province de Buenos-Ayres; de ces causes diverses, il résulta que le gouvernement du président n'eut

pas de durée, qu'il fut la victime d'un parti qui le renversa sans presque rencontrer d'opposition. Cette révolution a contribué à préparer le règne de Juan Manuel Rosas, dont le souvenir ne s'effacera jamais de la mémoire des provinces Argentines.

Notre illustre naturaliste se trouvait donc de nouveau sur ce continent américain, théâtre de ses premiers travaux et de ses premiers succès : il fut reçu et accueilli à Buenos-Ayres par tout ce qu'il y avait d'hommes distingués et intelligents. Sans retard, il se mit à parcourir la province pour se livrer à l'étude de la botanique ; mais il ne put le faire que dans un rayon très-étroit. L'agitation révolutionnaire du pays n'était pas favorable aux recherches et aux travaux pacifiques des savants, car Bonpland arrivait dans le bassin de la Plata au début même de cette fermentation politique dont les désordres se sont accrus et multipliés depuis et ont découragé l'immigration européenne, sollicitée d'ailleurs par la séduction du climat.

En 1817, l'indépendance des provinces du Rio de la Plata, proclamée par le congrès de Tucuman, avait beaucoup d'obstacles à surmonter et des ennemis puissants à combattre. Artigas (1)

(1) Artigas s'est rendu fameux par des crimes qu'aujourd'hui l'on cherche à pallier, en le proclamant le patriote par excellence.

maintenait dans la république orientale de l'Uruguay une anarchie qui se propageait aussi dans les provinces de l'Entre-Rios et de Corrientes; le dictateur Francia gouvernait despotiquement le Paraguay et empêchait toute communication avec l'étranger; San-Martin organisait une armée pour aller délivrer le Chili; l'épée de Bolivar n'avait pas encore assuré l'indépendance de la Colombie; enfin, le haut et le bas Pérou étaient maintenus sous la domination espagnole, dont les armées occupaient les points principaux de ces colonies. Partout on marchait sur un volcan; partout il y avait danger à voyager sur l'immense étendue du continent américain.

Bonpland, ainsi contrarié dans ses projets, et obligé de séjourner à Buenos-Ayres, accepta d'abord l'offre que lui fit le gouvernement de la chaire de pathologie interne à la Faculté de médecine; mais.

L'histoire ne peut l'absoudre; les malheureux Espagnols sont là pour appuyer les accusations portées contre son administration, sa personne et ses agents.

C'est en vain que les gouvernements s'évertuent à donner son nom à un village formé sur la frontière, aux bords du Yaguaron, ainsi qu'à une place située entre la ville et le Cordon, à Montevideo; en vain on a décrété qu'une statue lui sera élevée sur cette même place; rien ne peut empêcher qu'Artigas ne soit cité au nombre des hommes qui se sont fait haïr pour leurs exactions, et qu'il serait bien plus sage de chercher à faire oublier.

bientôt entraîné par l'amour de ses études de prédilection, il abandonna sa place, prit son essor, et s'en alla fonder un établissement agricole et continuer ses travaux scientifiques dans la province de Corrientes, sur le territoire des anciennes missions des Jésuites (1), entre les fleuves de l'Uruguay et du Parana; il trouvait au milieu de ce désert la solitude, le calme et le recueillement, seuls objets de ses désirs.

Ce n'était pas que d'une manière constante des souvenirs d'Europe ne vinssent lui rappeler ses amis, satisfaire un juste amour-propre et raviver les étincelles d'une ambition que la chute de Napoléon semble avoir à jamais étouffée. C'est à cette époque que se place une charmante lettre d'A. de Humboldt à son vieil ami, qui était toujours présent à son affectueux souvenir. Cette lettre a de plus l'intérêt de contenir le récit détaillé de l'élection de Bonpland à l'Institut :

« Paris, 28 janvier 1818.

« Je profite, mon cher et excellent ami, du départ de M. Thonnin pour te donner de nouveau signe de vie, et te renouveler l'expression de mon cons-

(1) Voir APPENDICE. Note sur les *Missions*.

tant et affectueux attachement. Je t'ai écrit déjà cette même semaine par la voie de M. Charles de Vismes... Hélas! mon cher ami, toutes les personnes autour de moi, MM. Delille, Lafon, Delpech, ont des lettres de toi, dans lesquelles tu leur parles de ta situation et de ton bonheur domestique, et moi, depuis ton départ jusqu'aujourd'hui, je n'ai eu que ce seul petit billet qu'a porté M. Alvarez. C'était une simple lettre d'introduction qui ne dit pas un mot de *ce* qui m'intéresse si vivement, de tes travaux, de ton contentement, de la considération dont tu jouis à si justes titres. Ceci n'est pas un reproche, mon excellent ami ; cette lettre unique m'annonce même que tu m'en as écrit d'autres.

« L'idée ne me vient pas que tu pourrais m'oublier; mais c'est une privation pour moi que de ne pas avoir de tes lettres. M. Thonnin veut bien se charger de la lettre de ta nomination à l'Académie des sciences comme correspondant. A cette énorme distance, tu y mettras peut-être quelque prix. Tu l'as emporté dès le premier tour de scrutin sur M. Smith, ce qui n'était pas facile à cause de la sotte question d'âge, si importante pour les vieux académiciens. Premier tour de scrutin, M. Bonpland, vingt-quatre voix; M. Smith, vingt et une. Second tour, majorité absolue pour M. Bonpland,

je crois quarante. Les personnes qui nous ont le plus soutenu dans cette lutte honorable sont : Arago, Gay, Thénard, Chaptal, MM. Laplace, Bertholet. Les botanistes penchaient, comme toujours, pour M. Smith. M. Laplace a parlé de ton mérite avec beaucoup de chaleur, ce qui a produit d'autant plus d'effet qu'il y a généralement beaucoup d'économie de chaleur dans ce noble pair. Mais je te parle trop longuement d'une Académie ; ce n'est pas un objet bien imposant, lorsqu'on a comme toi le bonheur d'être environné de la nature majestueuse des tropiques.

« Je te conjure, mon cher Bonpland, de nous envoyer les plantes que tu nous as promises pour les *Nova genera*, et qui ont été placées dans tes caisses, même contre ta volonté ; tu sens combien elles nous manquent, et nous espérions que tu les enverrais dès ton arrivée à Buenos-Ayres. Tu peux adresser ces plantes ou à Londres, à mon frère, ministre de Prusse, ou à M. Pank, ou à moi, à Paris, ou au président de l'Institut. Je mets beaucoup de prix à cette prière. Adieu, mon cher et ancien ami. Présente les expressions affectueuses de mon souvenir et mes respects à madame B... Kunth me charge de mille choses pour toi. Je te renouvelle ma tendre amitié.

A. DE HUMBOLDT. »

Là, sous la protection de son ami M. Ferré, gouverneur du pays, Bonpland faisait des excursions scientifiques et s'occupait surtout de grande culture. L'essor de l'établissement qu'il avait fondé donna bien vite à cette province une vie commerciale qui, depuis longues années, lui était inconnue. Toutefois, les commencements furent très-pénibles ; mais Bonpland était déjà parvenu à vaincre les premières difficultés qui entravent toujours les entreprises de cette nature, quand le caractère ombrageux du docteur Francia, gouverneur du Paraguay, s'alarma de ses progrès pacifiques. D'absurdes soupçons s'élevèrent dans l'esprit du dictateur ; comme tous les pouvoirs despotiques, cet étrange personnage, qui exerça jusqu'à l'âge de quatre-vingt-quatre ans une dictature absolue de trente années, soupçonnait partout la trahison ; il vit dans le naturaliste un espion et craignit que, sous prétexte de botanique, Bonpland ne vînt le surveiller ; de plus, il redoutait pour le commerce du Paraguay le tort que pouvait lui occasionner la culture de l'herbe *maté*, entreprise d'après un système nouveau (1). Enfin il supposait que Bonpland faisait cause commune avec Ramirez, son ennemi. Bien que l'éta-

(1) Voir APPENDICE. Note sur le *maté*.

blissement du colon français à Santa-Anna fût situé sur la rive orientale du Rio Parana, par conséquent dans une province séparée du Paraguay par une très-large rivière, le dictateur résolut de détruire l'exploitation et de faire enlever le propriétaire. M. Reugger, qui vit Francia le 28 décembre 1821, raconte ainsi sa conversation avec le dictateur (1):

« Le dictateur me dit que M. Bonpland était son prisonnier depuis quelques jours. « M. Bonpland, ajouta-t-il, avait formé un établissement pour la préparation de l'herbe du Paraguay avec les Indiens, qui lors du passage d'Artigas étaient restés dans les missions détruites d'Entre-Rios. Voulant établir des relations avec moi, il est venu deux fois sur la rive gauche du Parana, vis-à-vis d'Ytapua, afin de me faire remettre des dépêches du chef de ces Indiens; mais ces dépêches étaient écrites de sa propre main. Je n'ai pu souffrir qu'on préparât de l'herbe dans ces contrées qui nous appartiennent; il en serait résulté trop de tort pour le commerce du Paraguay..... Je cherchai à justifier ce célèbre voyageur; mais le dictateur m'imposa silence et ajouta d'un ton irrité : ..... Enfin, j'ai trouvé parmi les papiers de M. Bon-

(1) *Essai historique sur la révolution du Paraguay*, par MM. Reugger et Longchamp. Paris, 1827, p. 115.

pland deux lettres, l'une de Ramirez, l'autre de son lieuteuant Garcia, qui commande à la Baxada; toutes deux m'ont démontré ce que je soupçonnais déjà, que cet établissement n'était formé que pour faciliter une invasion dans le Paraguay. »

A ce roman de la mauvaise foi et d'une hypocondrie soupçonneuse, il faut opposer le tableau de la réalité, telle que les récits de Bonpland l'ont mille fois retracée.

Bonpland avait eu en effet la loyauté naïve d'écrire à Francia, pour lui dire qu'il occupait un territoire situé entre le Paraguay et la République Argentine, et même de lui exposer tout au long ses projets et ses plans pour la culture de la yerba qui produit le maté. Il allait souvent se promener à cheval sur les bords du Parana; là, il s'asseyait et rêvait : à quoi? au Paraguay, à sa végétation gigantesque, à ses richesses naturelles, à celles que l'industrie pourrait en faire sortir, créant par la pensée une foule d'établissements qui n'existent pas; et son imagination aidant sa philanthropie, il rêvait et rêvait des heures entières. Une après-midi de l'été de 1821, qu'il était plongé dans une de ces rêveries, il en fut tiré par le bruit d'un canot qui descendait le fleuve devant l'endroit même où il était assis; au lieu de le laisser s'éloigner, Bonpland

eut l'imprudence bien naturelle de se lever, de s'approcher du fleuve en faisant des signaux aux hommes qui étaient dans l'embarcation. Après quelques moments d'hésitation, le canot changeant de direction vint jusqu'à portée de la voix, demander ce que l'on voulait, ce que l'on souhaitait.

L'officier s'adressant à M. Bonpland, lui demanda ce qu'il désirait ; notre compatriote lui demanda s'il connaissait don Juan Tomas Ysasi, grand ami du dictateur suprême, et qui était au Paraguay avec deux navires; ces deux navires devaient quitter le Paraguay chargés d'herbe maté, de tabac et de cuirs. Cette simple marque d'intérêt pour Ysasi valut à ce dernier quatre années de détention. L'officier répondit à Bonpland que dans huit jours il lui apporterait la réponse; le jour venu, — c'était un vendredi, — Bonpland monta à cheval suivi de son majordome et d'un domestique. A peine était-il sur le bord du Parana, qu'il vit venir le canot, monté par le même officier, qui cria à Bonpland : « Le dictateur suprême vous fait dire de vous en retourner à votre maison. » M. Bonpland, son majordome et son domestique, effrayés du ton dont cet ordre leur avait été intimé, gardèrent un profond secret sur cette entrevue de Bonpland avec l'officier paraguayo. Bonpland, ne comprenant pas

ou ne voulant pas comprendre la menace contenue dans la réponse apportée par l'officier, ne prit aucune précaution. Les choses suivirent comme auparavant; mais une catastrophe terrible vint donner une cruelle traduction des simples paroles de l'envoyé de Francia.

Le 3 décembre 1821, quatre cents soldats environ du Paraguay tombèrent à l'improviste sur l'établissement de Santa-Anna, vers onze heures du matin. Notre compatriote était occupé à soigner des mules blessées, quand son attention fut détournée par les cris des ouvriers indiens, que la douceur du caractère de Bonpland et les avantages d'une civilisation naissante avaient attirés en foule auprès de lui; les assaillants massacraient une partie de ses serviteurs, et emmenaient les autres prisonniers. Bonpland, qui avec un grand sang froid avait donné l'ordre de n'opposer aucune résistance, n'en fut pas moins blessé à la tête d'un coup de sabre; puis les fers aux pieds, garrotté comme un assassin, il fut entraîné jusqu'aux embarcations qui avaient apporté les troupes du dictateur, et conduit sous bonne escorte à Itapua; enfin, il fut interné avec ordre de ne pas s'éloigner de plus d'une lieue de l'habitation qui lui fut assignée. Un trait de caractère qu'il ne faut pas manquer de signaler

à l'attention, c'est que le prisonnier, blessé lui-même, ne songea tout le long de la route qu'à panser et à soigner les soldats qui avaient été blessés en faisant cette sauvage attaque contre sa vie et sa propriété. Après le départ de Bonpland, son établissement agricole fut complètement dévasté, ruiné, réduit en cendres.

M. Roguin, négociant de Buenos-Ayres, ami intime de Bonpland, qui s'est trouvé près du lieu de la catastrophe, m'a raconté cet événement de la manière suivante :

« Depuis longtemps, Bonpland me pressait de prendre un intérêt dans son établissement agricole; j'hésitai, je lui répondais d'une manière évasive : je n'avais pas confiance dans l'administration de ses affaires. Néanmoins, je finis par lui promettre de m'associer à lui, soit par une avance de fonds, soit par une participation au travail qui lui convenait mieux; mais j'y mis pour condition que je visiterais l'établissement avant de me décider. A cet effet, je partis de Corrientes, où j'avais une succursale de ma maison de commerce de Buenos-Ayres, et j'arrivai sur le territoire des Missions juste au moment de l'invasion de Santa-Anna par les émissaires de Francia. Je passai un jour et une nuit sur les bords de la dernière rivière que j'avais

à traverser. J'y rencontrai deux charrettes à bœuf chargées d'herbe qui venaient d'y arriver, et qui se dirigeaient sur Corrientes ; elles étaient accompagnées de quelques hommes qui arrivaient également des *yerbales* (1). Grâce à un violent orage qui fit de la rivière un torrent infranchissable, nous échappâmes tous à une bande de soldats paraguayos, qui avaient enlevé Bonpland et tué une partie de ses serviteurs. Ils s'approchèrent plusieurs fois de la rivière, mais pas plus que nous ils ne purent la traverser.

« Le lendemain, nous aperçûmes plusieurs hommes à pied; c'était pour le pays une singularité qui appela notre attention. Nous leur fîmes des signaux auxquels ils répondirent; et peu après, nous les vîmes se jeter à la nage; quand ils furent arrivés sur le rivage où nous étions campés, nous reconnûmes des hommes qui appartenaient à l'établissement de Bonpland. Ils nous racontèrent qu'ils avaient échappé miraculeusement au massacre dont leurs malheureux camarades avaient été victimes ; ils avaient gagné les bois, s'y étaient enfoncés, se nourrissant de racines depuis plusieurs jours. Leur narration terminée, et leurs forces une fois répa-

(1) On désigne sous le nom de *yerbales* les terrains où l'on cultive la *yerba, herbe* à *maté*.

rées, je donnai l'ordre de monter à cheval, et accompagnant les deux charrettes qui avaient été sauvées également, nous rentrâmes dans la province de Corrientes, où la nouvelle du désastre subi par M. Aimé Bonpland et de l'incendie de son établissement excita un regret profond : c'était une calamité publique. En effet, depuis l'arrivée de Bonpland aux Missions, la province de Corrientes avait reçu une vie nouvelle; la culture et le commerce y avaient pris un essor, une activité qu'on ne connaissait pas depuis longues années; aussi, les habitants avaient afflué avec enthousiasme, parce qu'ils faisaient à Santa-Anna des échanges variés et lucratifs. »

CHAPITRE V.

Captivité de Bonpland dans le Paraguay.

Le dictateur Francia, sans dédommager Bonpland des pertes essuyées lors de son enlèvement de Santa-Anna, lui avait assigné pour demeure, sur le territoire des Missions espagnoles, une colline qui formait le petit domaine de *Cerrito*, entre Santa-Maria et Santa-Rosa. Toujours infatigable, Bonpland s'y livra à l'agriculture, dont les produits suffisaient à peine à le faire vivre; il manquait d'ailleurs de tout ce que l'habitude rend si nécessaire à un Européen. Il n'avait d'autre société que celle des Indiens, car il lui était défendu d'écrire sous peine de mort, et l'ordre fut si strictement exécuté, que dix ans après, quand il quitta le

Paraguay, il eut quelque peine à reprendre l'usage de sa langue maternelle.

Privé de la liberté, dépouillé de ses biens, dénué de moyens d'existence, et condamné tout à fait au silence, Bonpland puisa dans son énergie morale des consolations et trouva même le courage de rire des bizarreries de la fortune. Il comparait les jours de splendeur et de luxe passés à la cour de l'impératrice Joséphine avec son dénûment et sa solitude sous le joug étroit d'un tyran obscur du Paraguay. Résigné à son sort, il se jeta de tout cœur dans l'étude; la nature lui était un trésor toujours ouvert ; il se mit à observer les productions naturelles du petit espace qui lui était assigné pour prison. Il n'est pas sans intérêt de l'entendre lui-même raconter les mille occupations qui l'aidèrent à passer, sans trop de privations, les longues années de sa captivité; c'est une preuve nouvelle des ressources infinies de cette activité française que les obstacles excitent, au lieu de la rebuter.

« J'ai mené, disait-il, une vie aussi heureuse que peut la passer un homme qui se trouve privé de toute relation avec sa patrie, sa famille et ses amis. L'exercice de la médecine me servait de moyen d'existence; mes services me firent bientôt aimer et respecter des habitants, qui saluaient avec

respect le Français qu'ils voyaient les pieds nus, vêtu comme un créole, d'une chemise flottante et d'un calzoncillo, aller visiter leurs malades, leur portant le courage et la santé. Comme mes malades ne m'occupaient pas constamment, je m'adonnais avec passion à l'agriculture, qui a toujours eu pour moi tant d'attrait, et à laquelle j'essayais d'appliquer les méthodes perfectionnées et plus rationnelles de l'Europe. La médecine me conduisit à la pharmacie : je préparai les médicaments ; je composai et je distillai des sirops ; j'allai même jusqu'à confectionner des gâteaux dont les habitants étaient très-friands ; quand j'en avais préparé une bonne provision, je partais, tous les huit jours, du lieu de ma résidence pour Itapua, accompagné d'un *carguero* (cheval de charge, de bât) ; arrivé dans cette petite ville, je louais une chambre et j'y étalais ma marchandise. J'établis de même une fabrique d'eau-de-vie et de liqueurs ; enfin, j'eus encore un atelier de charpentier, une scierie, qui non seulement servirent à l'exploitation de mon domaine, mais encore me procurèrent quelques ressources pécuniaires. »

Bonpland, ayant entendu parler d'une mine de mercure située à quelque distance du lieu où il était confiné, osa s'absenter pour y aller, sans en donner connaissance à âme qui vive ; il y resta

deux jours et en revint avec bonheur, mais il disait plus tard, en rappelant cette escapade scientifique : « Quelle folie! quelle imprudence! si j'avais été rencontré et dénoncé, Francia m'aurait fait certainement pendre ou poignarder ! »

Par un singulier jeu de la fortune, pendant que son compagnon bien-aimé se trouvait réduit à faire ressource de tout en pleine barbarie, le baron A. de Humboldt, au comble de la faveur, ami intime du roi de Prusse, objet des attentions du czar de Russie, après avoir figuré en 1818 au congrès d'Aix-la-Chapelle, était accueilli à Paris par la Société de géographie, qui, dès son début, s'honorait de l'élire pour président.

La main de fer du dictateur suprême retint le pauvre savant dans une captivité de dix années. Privé de ses livres, ses fidèles amis, Bonpland se trouvait dépouillé de tout ce qui pouvait adoucir sa misère, et faire pénétrer quelques rares occasions de lui procurer les plaisirs du cœur et de l'esprit. Enfermé comme il était dans un rayon de quelques kilomètres, Bonpland s'arma d'une résignation admirable, et ne demanda jamais rien à son bourreau ; sa noble attitude fut sans influence sur son farouche geôlier : il se fatigua de le harceler et de le tourmenter sans succès, mais il ne s'adoucit jamais.

Pendant sa détention, Bonpland ne sortit pas de Santa-Maria et ne vit pas une fois le *Suprême :* c'était le dernier titre que Francia avait adopté. Par une juste loi de la Providence, la maladie n'épargne pas les maîtres, même les plus absolus : Francia, très-sensible à toutes les variations atmosphériques, était sujet à des attaques de névralgie, qui transformaient son hypocondrie habituelle en une véritable folie ; et pendant qu'il en souffrait, trois fois il fit partir un courrier pour réclamer les soins de Bonpland et l'amener à la capitale du Paraguay, Assomption ; trois fois il révoqua l'ordre et fit rappeler ses courriers.

La terreur qu'inspirait le dictateur suprême était telle que j'ai su, par le capitaine d'un navire français qui accompagnait don Thomas Ysasi, que cette autre victime de Francia, à son retour du Paraguay, où il avait été détenu sept années, pendant les premiers jours de son retour à Buenos-Ayres, ne parlait du maître qu'avec le plus profond respect ; lorsqu'il était coiffé de son chapeau, il avait grand soin de l'ôter et regardait autour de lui avec défiance, avant de répondre à la moindre question. Il se relâcha peu à peu de ces manifestations comiques, et, à la fin, il ne tarissait pas en malédictions contre son cruel ennemi. Il ne lui par-

donnait pas d'avoir été contraint de se jeter à genoux, le front dans la poussière, au moment où il fut surpris dans la rue, toutes les portes des maisons fermées, un jour que le dictateur passait avec ses familiers ; le maître allait se promener, et il avait été décrété que toute personne qui se trouverait sur son passage devait se retourner les bras croisés derrière le dos, ou bien se jeter à genoux, tête baissée.

Bonpland, même après son retour, resta toujours sous l'impression de cette longue frayeur ; il gardait un silence absolu sur les actes arbitraires du dictateur. Pendant bien longtemps, il suffisait de prononcer soudain le nom de Francia pour que Bonpland en fût frappé et troublé : alors il se levait avec une expression d'effroi, et s'il finissait par rire de son épouvante, ce n'était jamais que du bout des lèvres. Il ne voulait pas, disait-il, irriter Francia contre les malheureux étrangers qui étaient encore ses prisonniers ; il n'ignorait pas que l'ombrageux vieillard s'était plaint amèrement de l'ouvrage qu'avaient publié les docteurs Rengger et Longchamp, lors de leur retour en Suisse, après plusieurs années passées au Paraguay. Ces deux étrangers, traitant avec une juste sévérité le Louis XI américain, Francia disait à cette ocasion : « Quelle

ingratitude de la part de deux hommes que j'ai traités avec une bonté, une bienveillance particulières !»

Il faut dire qu'en effet ces deux voyageurs ne reprochaient pas au dictateur d'avoir usé de violence à leur égard : il leur avait permis d'aller dans la campagne, de s'occuper de botanique, de médecine, etc., etc. Ne les avoir ni emprisonnés, ni maltraités, c'était de sa part une grande faveur. Ces Messieurs avaient même rapporté de leur passage dans le Paraguay une collection importante d'échantillons naturels de tous les règnes.

Du reste, au rebours de la plupart des aventuriers, Francia, sauf sa manie de passer pour un second Napoléon, se sentant protégé par la distance et les obstacles naturels, s'inquiétait assez peu de l'opinion de l'Europe; il ne demandait qu'à lui rester étranger et inconnu; en voici comme preuve une petite anecdote peu répandue :

Le fils aîné du collecteur général de la douane de la province de Corrientes s'était fait, de son *motu proprio,* l'agent officieux du dictateur; il lui envoyait les objets, les marchandises, les livres qu'il croyait pouvoir lui convenir; tout cela se faisait sans correspondance d'aucune nature, Francia n'écrivant jamais, et, les factures reçues, n'en-

voyant en retour, pour en acquitter le montant, que du maté, du tabac ou des cuirs tannés, d'après l'appréciation arbitraire qu'il faisait des choses.

Dans l'un des envois faits au Suprême se trouva un exemplaire du bel atlas de M. le comte de Las Cases, connu sous le nom de Le Sage, mais un exemplaire tronqué d'une édition contrefaite, dans les notes marginales duquel, à la carte du Paraguay, on annonçait « que le marquis Guarani avait été envoyé en Europe — en Espagne et en Portugal — par le dictateur suprême du Paraguay, afin d'ouvrir des négociations avec ces deux royaumes. Francia, au lieu d'être flatté de ce mensonge, en fut si blessé, qu'il se borna à écrire en marge : *que patraña !* — « quel conte! » puis il renvoya l'atlas à son agent, qui chercha longtemps la raison de ce renvoi.

Les soupçons de Francia fermant le Paraguay aux Européens, Bonpland eut peu de distractions dans son exil; ce fut donc un événement heureux lorsqu'il apprit l'arrivée d'un compatriote, Alcide d'Orbigny, qui avait entrepris l'exploration de l'Amérique méridionale. Le jeune voyageur, alors âgé de vingt-cinq ans, avait été élevé sur les bords de la mer, à La Rochelle, comme M. Bonpland; il avait aussi passé son enfance à étudier les pro-

ductions marines : autant de liens entre ces deux hommes éminents. Alcide d'Orbigny, après avoir visité le Brésil, avait gagné le Rio de la Plata, suivi le Parana et remonté ce fleuve.

Il consacra quatorze mois à visiter les rives du Parana, avant d'exploiter longuement les pampas qui entourent la République Argentine, plaines sans intérêt pour les agriculteurs, mais curieuses pour les géologues, parce qu'elles contiennent en abondance des débris de quadrupèdes fossiles.

C'est de ce voyage que d'Orbigny rapporta un nombre immense d'êtres nouveaux, et les matériaux qu'il mit treize ans à coordonner avant de publier les neuf volumes de son admirable *Voyage dans l'Amérique méridionale* (Paris, 1834-1847). Descriptions de la vie intime chez les peuplades sauvages, récits des courses au milieu de forêts vierges, sur des fleuves inconnus, dangers inouïs affrontés par le voyageur, tout rappelle et renouvelle ces vives émotions dont Bonpland et Humboldt avaient présenté, vingt ans plus tôt, la première peinture. Les observations géologiques étaient la partie la plus neuve du beau travail d'Alcide d'Orbigny.

L'enlèvement de Bonpland s'était opéré aveo une telle rapidité, qu'il s'était passé près d'une année avant que la nouvelle en fût parvenue en Europe.

Dès qu'on l'apprit, il s'éleva de tout le monde savant un cri d'intérêt en faveur du naturaliste dont, à ce moment même, on lisait les ouvrages avec un si vif intérêt. Mais comment aller au secours d'un prisonnier dans un pays où la civilisation est encore dans son enfance, et avec lequel les communications sont si rares et si difficiles ?

Il est aisé de concevoir, d'après le caractère bien connu de M. Humboldt, que de soins, que de mouvements il dut se donner pour secourir un ami, presque un frère. Dès qu'elle fut connue, cette infortune eut le pouvoir de remuer tous les gouvernements de l'ancien et du nouveau monde en faveur du naturaliste français.

Humboldt intéressa à cette affaire le savant botaniste Mirbel, qui était alors employé auprès du duc de Cazes, qui était ministre de l'intérieur. Humboldt écrivit lui-même une lettre au dictateur Francia, en lui envoyant les ouvrages que lui et M. Bonpland avaient publiés.

Pour arracher Bonpland du Paraguay, M. Grandsire, qui l'avait connu à Buenos-Ayres, voulut y pénétrer par la province de Corrientes ; c'était une mauvaise voie, car elle était interdite par le dictateur. M. le vicomte de Châteaubriand, qui était alors ministre des affaires étrangères en France, le

recommanda à M. Grandsire par l'intermédiaire du consul général de France à Rio de Janeiro.

M. Grandsire arriva au Brésil en mars 1824 : il passa par Montevideo, où il fut reçu amicalement par le gouverneur brésilien, le général Lecor, qui était bien disposé pour MM. de Humboldt et Bonpland. C'est de là qu'il partit pour se rendre au Paraguay.

Pendant l'espace de trois semaines, à Itapua et à Curitiba, Grandsire fit tous ses efforts pour délivrer Bonpland, et avec lui soixante personnes. Le grand-seigneur du Paraguay, le docteur Francia, qui était alors âgé de soixante-deux ans, mais extrêmement actif, peu confiant et très-irritable, empêcha toute communication. Le pays n'était alors accessible qu'aux sujets de l'empereur du Brésil, et tous les voyageurs qui passaient par Corrientes étaient suspects. Toutes les nouvelles que l'on pouvait avoir de Bonpland étaient données par un particulier qui vivait près de lui et qui le visitait tous les jours. Celui-ci dit à ses amis que Bonpland se trouvait bien, qu'il exerçait la médecine, faisait de l'eau-de-vie avec du miel, dressait des tableaux statistiques des productions du Paraguay, et que surtout, tous les jours, il augmentait son herbier.

Le gouvernement anglais s'employa aussi à tirer

M. Bonpland de captivité; mais il eut les mêmes chances que les autres, malgré toutes les instances que Canning avait faites par l'intermédiaire de M. Parish, chargé d'affaires d'Angleterre auprès de la République de Buenos-Ayres.

En vain l'empereur du Brésil, don Pedro I, avait fait les premières réclamations, répétées au nom de la France par M. de Châteaubriand, au nom de l'Institut par Grandsire. Ces démarches ne servirent qu'à rendre plus étroite la surveillance dont Bonpland était l'objet : un homme qui éveillait un intérêt si vif et si général ne pouvait manquer d'être dangereux.

Francia ne se rendit donc à aucune des vives et des nombreuses sollicitations faites auprès de lui par les gouvernements de France, d'Angleterre et du Brésil, enfin par plusieurs Français établis sur les divers points d'Amérique. La méfiance de Francia contre notre nation était alors à son comble : le projet de donner en souveraineté au duc de Lucques l'ancienne vice-royauté de Buenos-Ayres l'avait déjà indisposé contre nous, et la guerre d'Espagne, en 1823, vint l'irriter encore plus.

L'intervention la plus active, et peut-être la plus efficace, fut celle de Bolivar, dont l'abdication généreuse, en 1825, avait grandi la gloire et l'auto-

rité. Bonpland était un ami de Bolivar: il l'avait connu presque enfant dans sa famille, alors que ses excursions avec Humboldt les avait amenés à Carracas. Quand Bolivar, attristé par l'oppression de la Colombie, avait parcouru l'Europe, Bonpland l'avait reçu chez lui, à Paris; Bolivar y avait résidé longtemps; c'était de la maison de Bonpland qu'il était parti pour aller briser le joug séculaire des Espagnols. Bonpland racontait dans sa vieillesse comment avait éclaté cette grande détermination tout à fait imprévue chez un homme dissipé comme semblait l'être Bolivar. Elle lui était venue soudain comme une inspiration, une révélation d'en haut. Homme de plaisir qu'il était, et homme de tous les plaisirs, Bolivar, qui avait été capable, à travers les loisirs d'une vie dissipée, d'apprendre à fond cinq langues, Bolivar devint tout à coup rangé, sérieux, studieux; puis un beau jour, de grand matin, il se présenta devant Bonpland et le fit lever pour lui annoncer, sous le sceau du plus grand secret, ses projets et son prochain départ. Peu de jours après cette entrevue, Simon Bolivar était parti! — De pareils souvenirs ne s'effacent pas; le libérateur de la Colombie tint donc à honneur de rendre son ancien hôte à la liberté. Francia ne se sentait pas de force à lutter contre le vainqueur

d'Ayacucho ; ces instances coïncidant avec celles de M. de Mendeville, consul général de France dans la Plata, la mise en liberté de Bonpland fut promise ; mais elle n'était pas encore accordée. La forme même en fut étrange.

Le 12 mai 1829, le délégué de Santiago intima à M. Bonpland, de la part du directeur suprême, l'ordre de se retirer du Paraguay (1). Ainsi Francia, de même qu'il l'avait enlevé sept ans auparavant, le renvoie sans aucun motif apparent, sans explication aucune. Bonpland cherche la cause de de ce changement ; il ne la trouve pas et renonce à la trouver ; d'ailleurs les ordres du Suprême sont péremptoires, indiscutables ; rien au monde ne peut les modifier. On lui laisse à peine le temps nécessaire pour recueillir le peu qui lui a tant coûté à acquérir, la modeste fortune qui lui a demandé tant de soins à créer. A un ordre absolu, il n'y a de réponse qu'une obéissance passive : c'est à quoi Bonpland se résigne fort sagement. Propriétés, meubles, ustensiles, outils, instruments aratoires, etc., il donne tout, il fait abandon de tout pour repasser le Parana, que sept ans auparavant il avait traversé, blessé et prisonnier. Plus tard, il

(1) Voir l'APPENDICE. *Notice sur le manuscrit* V.

racontait plaisamment qu'il n'avait rapporté de son séjour au Paraguay que quelques beaux échantillons de haricots restés par hasard au fond d'une poche.

Le délégué de San-Yago était devenu l'ami intime de M. Bonpland, qui l'avait guéri d'une maladie très-grave et lui avait sauvé la vie; il lui était donc tout dévoué; néanmoins, il dut faire exécuter l'ordre pour le départ de Bonpland, sans pouvoir y rien changer. Par un singulier rapprochement, c'était ce même délégué qui commandait, en 1821, le corps de troupes envoyé pour saccager l'établissement de Bonpland.

M. Bonpland racontait volontiers sa séparation d'avec ce tendre ami de sa captivité; elle fut des plus tristes: ils pleurèrent l'un et l'autre, et ces larmes étaient sincères et partaient du cœur. Le pauvre délégué paraguayo avait protégé son ami don Amado autant qu'il avait pu le faire, sans contrevenir au moindre des ordres du dictateur, car il y allait pour tous deux de la liberté et de la vie.

L'exil de Bonpland n'était pas encore à son terme; arrivé à Itapua, il est arrêté de nouveau, parce que l'ordre définitif de son élargissement n'est pas encore arrivé. Dix-huit mois après, le 6 décembre 1830, il est soumis à un nouvel interroga-

toire : on revient sur l'association qu'on lui reproche avec les Indiens de l'Entre-Rios; on insiste pour savoir s'il est l'espion du gouvernement Français ou du gouvernement Argentin ; enfin ce n'est que le 2 février 1831 que Francia lui fait permettre de passer le Parana et de se mettre en sûreté sous la protection du gouvernement impérial du Brésil, dans la bourgade de San-Borja. Il y avait donc plus de neuf ans que durait cette séquestration qui avait brisé la carrière de Bonpland et lui avait enlevé sa fortune, car dans l'intervalle sa pension avait été rayée du grand livre, le laissant à peu près sans ressource à l'âge de soixante ans.

Au moment même où Bonpland subissait son dernier interrogatoire, la mort lui enlevait son protecteur le plus puissant, ce héros de patriotisme et de dévoûment auprès duquel il aurait trouvé la plus honorable hospitalité: Bolivar mourait à quarante-sept ans.

Bonpland, accueilli sur la rive gauche du Parana avec un véritable enthousiasme, y fut retenu avec une insistance cordiale. Il arriva enfin à Buenos-Ayres après huit mois de séjour dans les différentes provinces qui séparent les Missions de la capitale des provinces argentines.

La mise en liberté de Bonpland excita un en-

thousiasme général dans l'Europe savante. Le souvenir de sa grande et périlleuse expédition des Cordillières, les circonstances de son arrestation, le lieu de sa captivité, la cruauté de son oppresseur, tout concourait à donner à sa réapparition dans le monde le caractère d'une véritable résurrection. Avoir vécu en France, dans le palais de l'impératrice Joséphine; avoir passé ensuite près de dix années dans un pays impénétrable aux Européens; être en situation d'instruire le monde savant; pouvoir lui parler des productions du Paraguay, des habitants, de leurs mœurs, de leur gouvernement, avec la double autorité d'une intelligence éclairée et d'une longue expérience, c'étaient là autant de titres à l'attention et à la curiosité publique. Louis-Philippe, qui gouvernait alors la France, employa tous les moyens pour faciliter à Bonpland sa rentrée en France; M. de Humboldt annonça officiellement à l'Institut de France le prochain retour de son illustre ami, de son ancien compagnon de périls, comme un événement qui devait réjouir tous les amis de la science. Mais Bonpland revenait à la liberté, préoccupé déjà d'autres vues, d'autres projets que ceux que l'on aurait pu lui supposer.

On se figure, en effet, qu'après tant de vicissi-

tudes, tant d'ennuis, tant d'adversités, tant de maux enfin qui devaient avoir mis à bout sa patience et son abnégation, Bonpland avait hâte de céder au vif désir exprimé par tous ses amis d'Europe et même d'Amérique, de se rendre aux instances pressantes de son ancien compagnon de voyage, M. le baron de Humboldt, qui le rappelait en Europe et en France; mais il n'en fut pas ainsi : d'autres idées germèrent dans cette imagination infatigable, d'une fécondité et d'une jeunesse que rien ne pouvait épuiser. Des spéculations audacieuses, gigantesques, fantastiques, lui firent dédaigner toutes les offres qui lui furent faites de toutes parts. Entre autres projets figure le plan d'une conspiration politique contre Francia, qu'il s'agissait de surprendre et d'enlever par un audacieux coup de main au milieu même de sa capitale, où le Suprême n'avait pour garde et pour défense que la terreur inspirée par son nom et le souvenir de ses cruautés. Il est probable que l'entreprise fut abandonnée faute de pouvoir trouver un bâtiment d'un assez faible tirant d'eau pour remonter le Parana. C'était d'ailleurs une question de savoir si les Paraguayos eussent été bien aises d'échanger la tranquillité dont ils jouissaient contre l'anarchie à laquelle toute l'Amérique du Sud, sauf le Brésil, était en proie.

Les ordres donnés par le roi Louis-Philippe, l'intérêt particulier témoigné par la reine Marie-Amélie, les instruction spéciales adressées par le ministre de la marine aux commandants des diverses stations où Bonpland devait s'arrêter, tant de préparatifs empressés furent inutiles ; sans jamais renier le culte de la patrie, tout en témoignant la plus vive reconnaissance à ses admirateurs et à ses amis, Bonpland persista dans son projet de se fixer en Amérique.

Certainement il eût trouvé à Paris des souvenirs, des plaisirs, les jouissances les plus délicates de l'esprit et du cœur ; il n'eût pas manqué d'admirateurs empressés ; mais sa passion dominante était le culte de la nature, et combien de sacrifices lui eussent coûté tous les avantages factices de la vie civilisée ! Un jour qu'il exprimait avec expansion son désir de ne jamais s'éloigner de ces parages, il disait : « Accoutumé à vivre libre, à l'ombre des arbres séculaires de l'Amérique, à entendre le chant des oiseaux, qui suspendent leurs nids au-dessus de ma tête, à m'asseoir pour voir couler à mes pieds les eaux pures d'un ruisseau ; à la place de tous ces biens, que trouverais-je, dans le quartier le plus brillant, le plus aristocratique de Paris ? Enfermé dans mon cabinet, je devrais travailler jour

et nuit pour le compte d'un libraire, qui voudrait bien se charger de la publication de mes œuvres, et j'aurais pour toute compensation le plaisir de voir éclore de temps en temps une rose chétive sur ma croisée. Je perdrais ce que j'apprécie le plus : ma société de prédilection, mes plantes, qui font mon bonheur et ma vie. Non, non, c'est ici que je dois vivre et mourir. »

Ces raisons, toutes puissantes sur l'imagination d'un naturaliste, furent celles qui prolongèrent, par une volonté libre, l'exil qui avait commencé par un acte de violence et d'arbitraire.

CHAPITRE VI.

Dernières années de Bonpland.

Pendant le séjour de Bonpland à Buenos-Ayres, les amis de la science essayèrent aussi de le retenir ; mais les cruautés de Rosas, qui gouvernait alors cette province de la République Argentine, le forcèrent de quitter cette ville. Il se retira dans la province de Corrientes, dont le gouverneur lui offrit un asile auprès de lui. Éloigné ainsi du tumulte et des distractions des grandes villes, Bonpland s'encouragea de plus en plus dans le dédain des plaisirs que procure le monde, et dans la passion exclusive pour les charmes de la méditation et de la retraite, au milieu des splendeurs de la nature. Toujours heureux du présent, il conçut le

projet formel de se fixer dans ses chères Missions; il voyait même le moyen de s'y créer une fortune prodigieuse. Ainsi, toutes les années de guerre, d'anarchie, de désordre et de deuil, M. Bonpland les traversa non sans péril, mais sans crainte, presque toujours voyageant, tantôt comme naturaliste, tantôt comme savant, tantôt comme simple particulier, tantôt aussi chargé de quelque mission ou protégé par le titre d'ami du gouverneur de la province.

Ce fut dans la province d'Entre-Rios et dans celle de Santa-Fé, et plus particulièrement dans la petite ville de San-Borja, que Bonpland s'établit en compagnie du gouverneur brésilien, avec lequel il forma le projet gigantesque de fournir toutes les provinces brésiliennes des plantes de maté, en assez grande abondance pour fournir à bon marché la quantité d'herbe nécessaire à la subsistance de chaque famille.

Dès lors, aux amis qui lui demandaient si son intention n'était pas de retourner en Europe, de se rapatrier, il répondait en souriant que n'ayant aucune fortune, il fallait qu'il s'en fît une; qu'il ne pouvait pas retourner en France comme un petit saint Jean, — c'était son expression; — que dans ce but il avait pris des engagements

avec le gouverneur des Missions brésiliennes, pour cultiver en grand les yerbales, et qu'après la liquidation il rentrerait en France, n'ayant plus besoin pour vivre ni d'une pension du gouvernement, ni du secours de ses amis. Il s'agissait de planter un million, un million et demi de jeunes plantes d'herbe maté, arrachées des yerbales, à en former des pépinières pour vendre les plantes aux amateurs et consommateurs, avec un bénéfice assez beau pour les cultivateurs. Cette entreprise resta toujours à l'état de plan magnifique et séduisant.

San-Borja est une charmante petite ville assise sur les bords de l'Uruguay. Bonpland y vécut plus de vingt-cinq ans, dans une modeste retraite, à l'ombre des arbres d'Europe et des plantes indigènes, dont il s'était entouré avec le soin et le goût d'un artiste et d'un amant passionné de la nature. Il y jouissait d'un agréable repos, recevant avec un patriotique empressement les Européens et surtout les Français qui pénétraient jusque-là. Il exerçait la médecine, s'occupait de l'éducation des bestiaux, et surtout de l'étude assidue de l'histoire naturelle. Dans le vaste terrain qui entourait sa maison, la forêt d'orangers plantés par lui était si étendue et si riche, qu'au moment de la floraison, faute de

pouvoir en supporter les parfums pénétrants, on était obligé de fuir San-Borja. C'était alors que Bonpland cherchait un refuge à Santa-Anna, sur le territoire de Corrientes, où il avait son estancia. Cet établissement agricole fut plus d'une fois dévasté pendant les guerres civiles, si fréquentes dans la Plata. Endurci contre toutes les surprises du sort et des hommes, Bonpland supportait ces pertes avec résignation : l'infortune pas plus que l'espérance ne put l'arracher à ce genre de vie, qu'il avait adopté par goût, et qui satisfaisait toutes les tendances de son imagination et de son cœur.

Observateur attentif de la nature, il écrit sur l'*Ita-pucu*, l'un des phénomènes géologiques les plus intéressants, une note que M. Demersay a jugée digne de figurer dans son étude si complète sur le Paraguay (1); il dénonce aux minéralogistes la présence probable de l'or dans la montagne de San-Miguel, d'où les traditions populaires prétendent que les gouverneurs des Missions en ont déjà tiré des trésors. Infatigable ami de l'humanité, il essaie tous les moyens de conjurer les effets terribles produits par les morsures des vingt espèces de serpents qui peuplent les bords de la Plata ;

(1) Demersay, *Histoire du Paraguay*, t. I, p. 75. Paris, Hachette, 1860.

mais par dessus tout amant passionné de cette splendeur de la nature tropicale, il aime à y trouver le témoignage éloquent de la toute-puissance de Dieu, et au milieu des forêts vierges il s'écrierait volontiers, comme le vieux prédicateur espagnol : « Oh ! le beau sermon que ces forêts ! »

Grâce à la force de son tempérament, il put supporter le poids des années, et sa puissante imagination se berçait elle-même dans l'espérance de pouvoir accomplir les projets gigantesques conçus par son activité infatigable. « Dans deux ou trois ans, écrivait-il un jour à l'un de ses amis de Montevideo, je pourrai m'occuper de mon jardin ; j'y veux faire encore une grande plantation d'arbres, et quand elle sera faite, je vous souhaiterai de venir passer avec moi les derniers jours qui me restent. »

[Passe encore de bâtir ; mais planter à cet âge !]

Ces douces illusions d'un octogénaire font sourire comme les rêves dorés d'un enfant.

Ainsi l'homme ne laisse jamais le long espoir et les vastes pensées. Au milieu de cette nature primitive, si loin de tous les plaisirs convenus de la civilisation, de pareils rêves sont à la fois admirables et touchants.

La première fois que j'eus l'honneur de voir notre illustre compatriote, c'était en 1840; j'étais alors chirurgien-major de la corvette la *Perle*, occupée au blocus de Buenos-Ayres. Bonpland venait de faire environ deux cents lieues sur une petite embarcation de guerre, pour descendre le Parana; j'observai avec une attention respectueuse ce noble représentant d'une autre époque.

Ni l'âge ni l'isolement n'avaient refroidi en lui l'amour pour l'étude et l'admiration de la nature. A près de soixante-dix ans, il avait conservé toute sa mémoire et la vivacité de son esprit; il était actif, aimable et gai, comme par le passé. Son imagination, qui avait gardé toute sa fraîcheur, embellissait pour lui l'avenir; elle l'aidait à se créer ces douces illusions de bonheur qui ont toujours soutenu son courage et fait le charme de toute sa vie.

La France était l'objet de ses plus affectueux souvenirs. — Tout ce qu'il avait ramassé pendant sa captivité au Paraguay, tout ce qu'il avait collectionné depuis, soit en herborisant, soit en allant à la recherche des cristallisations, des pétrifications et des minéraux de l'Amérique du Sud, tous ces objets d'un prix inestimable, il les tenait renfermés dans plus de vingt-cinq caisses destinées à être

remises au consulat français pour être embarquées sur un navire de guerre et envoyées à Paris comme un certificat de vie et d'affection impérissable pour la patrie.

Ses bons rapports avec la France étaient d'ailleurs renouvelés, à de longs intervailes, mais de façon à interrompre la prescription : la pension accordée à Bonpland par Napoléon lui avait été rendue, et il venait tous les deux ans la toucher à Montevideo. En 1849, au titre de membre correspondant de l'Académie des sciences et du Muséum, M. de Falloux, ministre de l'instruction publique, ajoutait la distinction de la croix de la Légion-d'Honneur, et ravivait dans l'âme sensible du Français l'amour du pays absent; une autre fois, c'était un illustre et audacieux voyageur qui pénétrait jusqu'à la retraite de San-Borja pour y saluer le doyen des amis de la nature et de la science. Alfred Demersay a raconté lui-même sa première entrevue avec Bonpland dans des termes qui méritent d'être conservés :

« J'aurai toujours présente au souvenir notre première entrevue, dans laquelle M. Bonpland me laissa voir l'aménité de son caractère affectueux et bienveillant. Je cède, malgré moi, au plaisir de la raconter.

« Je n'avais pas jugé à propos d'accepter ces lettres de recommandation banale qui vous sont offertes à chaque instant en Amérique, et l'accoutrement dans lequel je me présentai n'était pas, il faut l'avouer, de nature à m'en tenir lieu. Il était deux heures de l'après-midi lorsque je mis pied à terre devant la demeure modeste que mon guide avait eu beaucoup de peine à découvrir, à l'extrémité du village de San-Borga. Assailli depuis le matin par un violent orage, une pluie continuelle, tropicale, avait déformé mes habits. Mes longues et larges bottes, détrempées par l'eau, retombaient en spirales sur mes talons, où les retenaient seuls d'énormes éperons en fer, achetés daus la province de Saint-Paul. Un *poncho* en cotonnade anglaise, rayé de couleurs tranchantes, assez semblable à ceux que portent les nègres, mais souillé d'une boue argileuse et rougeâtre, me couvrait les épaules, et le sabre obligé des *Rio-Grandenses* me battait aux jambes. La présence d'un domestique français, aussi pauvrement vêtu que le maître, n'était pas faite pour rassurer l'hôte que je m'étais choisi; et sans l'escorte que les autorités brésiliennes avaient mise à ma disposition, je courais grand risque de passer, à des yeux moins indulgents, pour un voyageur conduit dans ces contrées

lointaines par un mobile au moins étranger à la science. Quelques mots me suffirent pour donner une autre expression aux regards scrutateurs et surpris de M. Bonpland, pour le mettre au courant de mes projets et lui faire connaître le but de ma visite. Le soir, j'étais installé dans sa maison, et nous étions devenus en quelques heures de vieux amis de vingt ans.....

« Le voyageur qui se dirige vers le *passo* de l'Uruguay, en quittant la petite ville de San-Borja, s'arrête avec intérêt devant un vaste jardin planté d'orangers et d'arbustes d'Europe. Une haie de bromélias le sépare des habitations voisines, et, au milieu, s'élève un *rancho* de la plus simple apparence. C'est là que réside l'ancien intendant de l'impératrice Joséphine ; il ne s'éloigne de cette tranquille retraite que pour faire de courtes apparitions dans la Plata ; il consacre à la science les dernières heures d'une vie toute de bienfaisance et de désintéressement. C'est là que l'excellent vieillard, presque octogénaire, mais encore doué d'une vigueur et d'une mémoire peu communes, accueille avec empressement et fait asseoir à son foyer les Français que le hasard, la fortune ou l'amour de la science entraînent vers ces régions éloignées. »

Personne n'a mieux rendu justice à cette aimable

hospitalité que l'auteur de l'*Histoire du Paraguay;* c'est aux instances pressantes et réitérées d'un conseiller de soixante-douze ans que M. Demersay rapporte le zèle avec lequel il a repris le crayon qui lui a été si précieux pour son atlas. Il se plaît à décrire une des journées qu'il passait auprès de cet excellent guide dont il trace ce portrait : « Il était doué d'une mémoire peu commune ; il avait une conversation facile, enjouée, semée de traits anecdotiques et fort attachante. Sa vigueur égalait sa mémoire, et malgré son grand âge, il était infatigable à cheval. Comme son illustre ami, M. de Humboldt, il avait puisé dans les Andes cette virilité centenaire que n'usent ni l'activité du corps, ni les travaux de l'esprit... Le matin, j'accompagnais M. Bonpland auprès de ses malades; le soir, nous nous promenions dans les environs de la ville en laissant toute liberté d'allure à nos chevaux. Parfois nous passions plusieurs jours de suite, campés au milieu des forêts vierges, afin de faire tout à l'aise de l'histoire naturelle. Cette vie d'aventures plaisait fort au célèbre voyageur, dont elle ravivait les lointains souvenirs.....

« Vint l'heure triste des adieux, et le 4 avril 1847, je pris enfin congé de bon vieillard auquel j'avais voué le plus sincère attachement. Je n'ai plus revu

M. Bonpland qui, après avoir résisté à mes pressantes sollicitations, m'écrivait encore quelques mois avant sa mort une lettre affectueuse dans laquelle je lis ce passage :

« Le vif désir de retourner en France est bien profondément gravé dans mon cœur, et les divers travaux dont je viens de vous entretenir étant en bonne voie, rien ne m'arrêtera plus ici, et j'irai revoir la Malmaison. Mais ce voyage sera de courte durée ; j'offrirai au gouvernement mes collections botaniques et minéralogiques pour les déposer au Muséum, et je reviendrai au milieu de mes plantations de l'Uruguay (1). »

En 1853, le consul général de France à Montevideo, M. Maillefer, reçut l'ordre du gouvernement français de remettre à M. Bonpland une liste de quelques arbres du Paraguay que la commission d'agriculture voulait acclimater à Alger; Bonpland se trouvait alors parmi nous à Montevideo. Avec quelle ardeur il s'empressa d'accomplir sa mission ! Il dépassa même les demandes et les espérances de la commission : non content d'augmenter le nombre des plantes, aux noms scientifiques des individus il ajouta les noms *guaranis*,

(1) *Histoire du Paraguay*, par M. Alfred DEMERSAY, t. I. Pages détachées d'un journal (XLVII-LIX).

les accompagnant de toutes les instructions nécessaires pour leur conservation et leur culture. Ce travail consciencieux et instructif reçut les plus grands éloges et lui valut les remercîments les plus empressés de la commission française.

En 1855, Bonpland était parmi nous quand la population européenne donna un banquet pour fêter la prise de Sébastopol ; il fut appelé à le présider, et l'enthousiasme patriotique de ce Français de 1773 nous toucha jusqu'aux larmes.

Mais l'une des émotions les plus douces et les plus profondes de ses dernières années, ce fut sans doute la lecture de la dernière lettre d'Alexandre de Humboldt. Elle reportait les deux amis à plus d'un demi-siècle en arrière ; elle renouait la chaîne de leur fraternité de jeunesse. Le favori de tant de rois, de princes et d'hommes éminents ; l'homme d'esprit courtisé, adulé par tout ce qu'il y avait de personnages éminents par l'esprit, la naissance ou la fortune ; l'ami intime de Frédéric-Guillaume de Prusse et d'Alexandre de Russie, Humboldt, se souvenait du compagnon de ses premières et immortelles aventures ; il allait le rejoindre par la pensée au milieu de ces solitudes de la nature sauvage auxquelles Bonpland était resté seul fidèle. Cette lettre honore également les deux hommes ; en voici le texte :

« **Mon cher et tendre ami,**

« Quoique j'aie bien peu d'espérance que ces lignes et le livre qui les accompagne (la belle traduction française de la nouvelle édition de mes *Tableaux de la nature*) parviennent à tes mains, j'essaie pourtant, très-près de mes quatre-vingt-quatre ans, me trouvant sain, de te donner un petit signe de vie, ce qui veut dire d'amitié, d'affectueux dévoûment, de vive reconnaissance !

« J'apprends avec une grande joie que tu te conserves dans une heureuse et intelligente activité. Un Américain qui m'est inconnu, S. John Terrey, professeur de botanique à New-York, a eu la délicatesse de m'envoyer un trésor, ton portrait en photographie. J'y ai reconnu tes nobles traits, travaillés sans doute par l'âge, mais tel que je t'ai vu à l'Esméralda, à Tchnilotque, à la Malmaison. Tu as laissé (comme partout) d'agréables souvenirs à Berlin, et je montre ton portrait à toutes les personnes qui s'intéressent à ton nom, à tes excellents travaux. — Ma santé se soutient par l'assiduité du travail même. Le dernier et 4e volume du *Cosmos* paraîtra cet hiver.

« Tes importants manuscrits botaniques, écrits

pendant notre voyage, se trouvent déposés *avec beaucoup de soin et très-complets* au musée d'histoire naturelle du Jardin-des-Plantes comme ta propriété, de laquelle tu peux disposer (1). — Je te prie à genoux, cher Bonpland, de les laisser à Paris, au Jardin-des-Plantes, où ton nom *est vénéré*. C'est un monument de ton immense activité. — La mort inattendue d'Adrien de Jussieu t'aura bien affligé. — Le roi de Prusse, il y a quatre ou cinq ans, t'a nommé chevalier de son ordre royal de l'Aigle-Rouge; cela a été dans tous les journaux, mais la nouvelle officielle de la décoration ne te sera pas arrivée. Je connais ton catérisme (2) philosophique, mais nous avons cru que, dans tes rapports avec le Brésil (si tu en as), cela pourrait être utile. Je n'ai point été à Paris depuis janvier 1848. — Les intimes liaisons que j'ai eues avec M^me^ la duchesse d'Orléans m'empêchent de paraître aux Tuileries, comme aussi la chaleur que tu me connais pour de libres institutions. Je n'ai jamais été de ceux qui aient pu croire que tu te laisserais tenter, mon cher et excellent ami, par l'aspect de l'Europe actuelle, de quitter un ma-

(1) Voir à l'APPENDICE.

(2) Humboldt veut peut-être dire *catharisme*, pureté, désintéressement, par allusion à la secte des *cathares*.

gnifique climat, la végétation des tropiques, *et l'heureuse solitude, au milieu d'affections domestiques que j'approuve beaucoup.* Peut-être ces lignes, que je confie à un jeune médecin polonais (du nom un peu barbare Chrzéscinski), allant à Buenos-Ayres, pourront-elles t'arriver. Je voudrais voir de ton écriture avant ma mort prochaine.

« Tout à toi de cœur et d'âme, avec la reconnaissance d'un ami et fidèle compagnon de travaux.

« Alexandre Humboldt.

« A Berlin, ce 1er septembre 1853. »

« *P. S.* Le pauvre Arago, presque aveugle, est dans le plus triste état de santé; je sais que tu continues avec la même louable ardeur d'augmenter tes immenses collections. »

Voici la lettre de Bonpland en réponse à celle de Humboldt. C'est comme le testament naïf de cet excellent ami et de ce fervent serviteur de la science et de la nature :

« Mon cher Humboldt,

« Tu ne saurais croire le plaisir que j'éprouve, après une si longue privation, d'avoir reçu ta lettre

si aimable, si cordiale. Notre âge avancé nous annonce bien souvent ce qui doit nous arriver bientôt. C'est bien triste, après avoir vécu et travaillé ensemble pendant tant d'années, que nous ne puissions pas nous revoir. Combien grandes seraient nos impressions en nous rappelant le monde tropical des alentours de Camana, les Indiens guayeneri, de beaucoup de souffrances réunies à beaucoup d'agrément, sur les rives de l'Orénoque et du Rio-Negro! A moi tout cela est si présent à la mémoire, que je pourrais faire une exacte description de tout notre voyage. Depuis que j'ai été obligé de me rendre au Paraguay, je continue de m'occuper de médecine pratique, de la culture des plantes et surtout de botanique.

« Je te remercie beaucoup de savoir par toi que quelques personnes de Berlin se rappellent encore de moi. J'ai appris avec peine dans ma solitude la mort de Jussieu, de Kunth et de Richard.

« Les journaux de Montevideo viennent de m'annoncer la mort de notre illustre ami Arago. Je viens de recevoir les deux volumes des *Tableaux de la nature*, traduits en français. Je lirai tes descriptions pendant ma navigation, en remontant la grande rivière de l'Uruguay, dont les rives présentent un aspect admirable que je n'ai jamais vu

dans aucune autre rivière. Du *Cosmos* je n'ai reçu qu'un seul volume, qui m'a été offert par le bienveillant docteur Portes, chargé d'affaires du Brésil dans la capitale de la République Orientale. Ce que tu m'as envoyé ne m'est pas parvenu dans mon désert. Ici les livres scientifiques sont excessivement rares.

« Déjà, avant de recevoir ta lettre, j'avais appris que tu avais déposé les manuscrits du voyage botanique que nous avons fait ensemble au musée du Jardin-des-Plantes; je crois que ce seront cinq ou six volumes in-folio et in-quarto (1). Ils ont ce grand avantage, c'est que les descriptions, en général, out été toujours faites sur les lieux, en présence des objets récemment recueillis, et qu'ils sont accompagnés de tous les détails relatifs à la géographie des plantes.

« Pour ce que tu m'écris en ce moment relativement aux manuscrits déposés, et que tu désires qu'ils soient considérés comme ma propriété (ce qui est ponctuellement exécuté), les manuscrits d'une longue expédition botanique dans le centre d'un grand continent et sous les tropiques devraient être déposés dans un grand établissement public,

(1) Voir à l'APPENDICE.

conjointement avec nos herbiers qui sont à Paris, desquels tu as donné le double (*doblelles*) à ton ami Willdenow.

« Pour ce qui est relatif à mon projet de retourner en France, mon cher Humboldt, je dois te dire que je cherche depuis longtemps pour vendre mes deux propriétés situées sur les bords de l'Uruguay, ou au moins l'une d'elles. Je m'occupe de nouvelles plantations à mon estancia de Santa-Anna.

« Si la tranquillité se maintient dans le pays, et avec elle la prospérité du commerce, cette estancia peut me procurer un grand gain. C'est ma volonté que toutes mes collections que je possède dans ce pays soient transportées en France pour être déposées au Jardin-des-Plantes. Possédant le *Genera plantarum* de Endhcher et le *Prodromus* de de Candolle, je puis entreprendre une nouvelle classification de mon herbier.

« Si, après avoir accompli quatre-vingt-un ans, je me sens encore assez fort pour entreprendre un voyage en France, j'emporterai avec moi les plantes sèches, mes pierres de montagnes, mes pétrifications, au Jardin-des-Plantes ; je séjournerai quelques mois à Paris, et je retournerai ensuite dans ma solitude, dans l'Amérique du Sud, pour y

continuer, avec la tranquillité domestique, les travaux dont je m'occupe depuis si longtemps.

« San-Borja, par la bonté de son climat, par la force de la végétation, me rappelle la ville de Llague, située sur le versant oriental des Cordillières de Ourudin. San-Borja peut être un jour d'une grande importance, à moins que Rosas, avec ses partisans que je connais très-bien, ne vienne avec son armée dévaster la province de Corrientes. Si j'avais pu gagner, par mon activité et comme cultivateur, une médiocre fortune, je serais parti depuis bien longtemps pour Paris, et j'aurais eu en même temps le plaisir de te voir à Berlin, toi de qui je ne me serais jamais séparé, si des circonstances extraordinaires et de force majeure ne m'eussent éloigné de l'Europe.

« Dans le cas où je n'aurais pas assez de force pour emporter mes collections en France, je les enverrais par des mains sûres. Quoique cette lettre soit déjà assez longue, je ne veux pas la terminer sans te rappeler (tout en en déplorant la perte) la collection que j'ai envoyée à Paris en 1836, sous la direction de X....., professeur au Musée d'histoire naturelle au Jardin-des-Plantes. Cette collection contenait des exemplaires d'un catalogue des minéraux relatifs à la géologie des rives

de l'Uruguay, du Parana, du Rio de la Plata et des anciennes Missions des Jésuites. Elles étaient composées de 154 espèces de pierres de montagnes, avec fracture double, comme nous le faisions quand nous voyagions ensemble; aussi une collection de pétrifications et de coquilles terrestres, fluviales et océaniennes; il y avait plusieurs doubles du tout, et je demandais aux professeurs du Jardin-des-Plantes pour que l'on envoie un double de la collection complète, en mon nom, au cabinet de l'Université de Berlin. Je t'écrivais aussi, cher ami, pour t'annoncer ce présent que je devais faire; mais comme ni toi ni les professeurs du Jardin-des-Plantes vous ne m'avez dit une seule parole sur cette réception, je n'ai qu'à te rappeler ici l'envoi de cette collection.

« Mon journal de voyage (1) botanique contient à lui seul 2,574 espèces ; mais mon herbier, ici, en contient plus de 4,000, classées en familles d'après le système de Jussieu. Il est vrai que les régions de l'Amérique du Sud, où j'ai pu les ramasser, sont moins abondantes en phanérogames que sous la zone tropicale que nous avons parcourue.

« Ma petite possession rurale près de San-

(1) Voir à l'APPENDICE.

Borja, sur les bords de l'Uruguay, a une superficie de 30,000 mètres carrés. Il me serait facile d'agrandir cette propriété ; mais, pour l'état présent, la culture me donne, avec la médecine civile, une rente assez considerable. J'ai couvert mon estancia de San-Borja avec une variété de plantes des plus utiles, des pommes de terre, planté 1,600 orangers, lesquels donneront des plantes cette année; au territoire de Santa-Anna, j'ai 2,000 brebis, lesquelles, pour la majeure partie, sont mérinos pur. Tout progresse dans ce pays si richement doté par la nature; tout aussi dépend de la tranquillité politique, qui, peu à peu, paraît se consolider. Treize années de guerre civile ont amené la pauvreté. Obséquieux comme tu me connais, j'ai cherché à secourir beaucoup de familles : il me sera difficile de recouvrer les capitaux que j'ai avancés.

« Par le même navire qui t'emporte ce signe de vie et mon affection inaltérable, j'écris en même temps à Paris, à l'ambassadeur du roi de Prusse, M. le comte de Hatzfeld, qui m'a envoyé au nom de ton roi la croix de l'ordre de l'Aigle-Rouge de la 3e classe.

« C'est une de mes plus douces espérances, je te le répète, mon cher Humboldt, d'emporter mes

collections, mes descriptions à Paris, me mettre au courant de la nouvelle littérature et de l'état présent de la science, acheter des livres et retourner ensuite ici, pour attendre tranquillement la mort, sur les rives de l'Uruguay, dont les bords sont enchanteurs.

« Je te renouvelle mon amitié inaltérable, et te rappelle avec plaisir nos privations et nos jouissances passées.

« **Tout à toi,**

« **Aimé Bonpland.** »

A cette lettre, il est intéressant de joindre celle que Bonpland adressait au gouverneur de la province de Corrientes pour accepter, à l'âge de quatre-vingt-un ans, les fonctions de directeur du Conservatoire d'histoire naturelle.

« **Santa-Anna, 27 octobre 1854.**

« Je désirerais être plus jeune et plus digne, pour remplir l'emploi de directeur en chef du Musée, ou exposition de la province, dont veut bien m'honorer M. le gouverneur. Malgré mes quatre-vingts ans et trois mois, j'accepte avec toute la reconnaissance due à l'honneur que me fait Votre

Excellence, et je promets d'employer tous mes efforts pour accomplir les nombreux travaux qu'exige une institution si utile au peuple corrientien, à qui je dois de grandes obligations.

« La plus grande richesse connue jusqu'à présent consiste dans le règne végétal. Dans toute la République Argentine, comme dans le Paraguay et la Bande orientale, j'ai formé un herbier qui contient plus de 3,000 plantes, et j'en ai étudié les propriétés avec le plus grand soin. Ce travail, qui m'a occupé continuellement depuis 1816, me sera utile pour traiter le règne végétal, et j'espère dans peu mettre en possession le musée de Corrientes d'un herbier qui servira, comme le désire Votre Excellence, à faire naître parmi vos compatriotes le désir de travaux utiles.

« Quant au règne minéral, il n'est pas douteux que dans peu de temps on travaillera aux mines d'or et d'argent, quand il y aura une plus grande population et que l'on travaillera régulièrement. Il y a plusieurs années que l'on a rencontré le mercure natif aux environs de la ville de la Cruz; mais vos prédécesseurs ont eu la gloire de rencontrer cette mine précieuse, dont le métal est si utile à l'amalgame de l'or et de l'argent. Il est urgent de parcourir le plus tôt possible les trois

montagnes qui dominent la ville de la Cruz; on doit y rencontrer la source de la mine de mercure. Si, comme je l'espère, nous pouvons découvrir cette mine, ce sera un grand trésor qui servira pour l'amalgame des nombreuses mines d'or et d'argent, que de nos jours on travaille avec tant de soin dans les provinces de la Confédération Argentine.

« Le règne animal est très-étendu, et on ne le connaît que superficiellement; il serait urgent de l'étudier et d'en faire une collection complète.

« Aimé BONPLAND. »

La vie de Bonpland a toujours été celle du plus excellent homme; il était plein de charité et d'amour pour ses semblables. L'ambition ne lui fit jamais oublier qu'une honnête indépendance est le plus précieux de tous les biens; estimé de tout le monde, il réunissait toutes les qualités qui font l'homme serviable, l'homme généreux; il avait conservé la grâce et l'aménité des bonnes manières de cour, bien qu'il eût vécu plus de trente ans au milieu des Indiens, loin de toute société européenne. Ne s'étant jamais laissé entraîner par le courant des passions politiques qui bouleversaient le pays, toujours absorbé par la science, il mérita l'estime et la considération de

tous les partis ; il a laissé en Amérique des traces trop profondes pour que son nom puisse tomber dans l'oubli.

Jamais l'intérêt personnel ne fut son guide; il était d'un rare désintéressement; il se contentait le plus souvent des témoignages de reconnaissance, qui l'honoraient et le touchaient beaucoup plus que le salaire de ses soins comme médecin.

Bonpland était en effet d'un empressement si charitable, qu'il prodiguait avec ses soins aux malades les médicaments mêmes qu'il leur préparait. Que de fois l'a-t-on vu se lever de table, laisser là son dîner à peine commencé, pour courir au chevet d'un pauvre qui le faisait appeler ! — Que de fois, monté sur son petit cheval, habillé d'une veste d'été, d'un pantalon sans bretelles, le cou sans cravate (c'était un luxe qui le gênait), coiffé du poncho correntino le plus grossier, il s'en allait galoper à vingt-cinq lieues, pour assister un malade qui ne devait pas le payer !

Voici de sa bonhomie et de son obligeance un exemple qu'il nous a plus d'une fois conté en riant : appelé en consultation chez un riche Brésilien, il fit à cheval une trentaine de lieues ; la consultation terminée, il reçut comme honoraires une vingtaine

d'onces, après quoi il remonta à cheval et reprit le chemin de San-Borja.

Le fils du Brésilien, plein d'empressement et de reconnaissance, voulut accompagner le docteur ; après quelques heures de marche, au moment où Bonpland insistait pour que son compagnon retournât auprès de son père malade, le jeune homme lui fit avec une grande émotion la confidence suivante : il avait perdu au jeu, et avait contracté une dette qu'il fallait acquitter sous peine du déshonneur ; il n'avait pas osé avouer sa faute à son père, dont il voulait ménager le cœur et la santé ; enfin, il était perdu s'il ne trouvait une âme charitable. Il n'en fallait pas tant pour soutirer à Bonpland les vingt onces qu'il venait de recevoir. Le jeune homme les reçut avec les larmes aux yeux, et jura par ce qu'il avait de plus sacré qu'à jour fixe cette somme serait rendue au généreux prêteur, qui n'entendit jamais plus parler du Brésilien et des vingt onces. Bonpland ajoutait gravement qu'il n'y a rien de si imprudent que de semer l'or sur les grandes routes.

Il y passait une partie de sa vie ; il sortait souvent seul à cheval, et s'en allait à plusieurs lieues, à travers une campagne presque déserte ; vingt fois on lui conseilla de se faire accompagner : il pou-

vait lui arriver malheur ; il pouvait faire une mauvaise rencontre; rien ne put le corriger de cette habitude; l'indépendance était le premier besoin de sa nature. Il fallut plus d'une attaque où sa vie fut en péril pour le forcer à reconnaître que les conseils tant de fois renouvelés avaient du bon.

Un jour qu'il revenait d'une de ses courses solitaires, son cheval broncha, et Bonpland n'ayant pu le soutenir, le cheval s'abattit, et Bonpland tomba la jambe prise sous l'animal, qui ne put se relever; plusieurs heures s'écoulèrent dans cette position critique; enfin, un voyageur vint le dégager, le remit sur sa bête, et l'accompagna jusqu'à San-Borja. A la suite de cet accident, Bonpland fut forcé de garder le lit pendant deux ou trois mois, et il resta légèrement boiteux jusqu'à sa mort.

Une constitution robuste fut pendant de longues années au service de cette âme de feu ; toujours plein de zèle et toujours agissant pendant sa belle carrière, il entretint jusqu'à un âge avancé le goût des longues excursions, dans lesquelles il faisait toujours de nouvelles découvertes. Sa santé ne trahit presque jamais sa résolution et sa volonté; c'est à peine si, dans sa verte vieillesse, il éprouva quelques légères indispositions.

Les périls qu'il a résolument affrontés, les luttes courageuses qu'il a soutenues, les privations endurées, les découragements, les obstacles surmontés, une persévérance invincible, une bienveillance souriante et simple, toutes ces qualités réunies firent de Bonpland un de ces hommes rares et honorables que leur pays ne doit point oublier·; aussi l'estime des hommes et de la postérité lui est acquise. Au prix d'un travail assidu, il a pu faire des découvertes qui ont reculé les bornes de la science humaine; il a été utile à l'humanité; aussi sa renommée s'est-elle étendue. Sa gloire n'est plus seulement celle de la France ; elle est aussi celle du monde savant. Il a droit à cette gratitude universelle que l'humanité doit aux hommes qui se dévouent au progrès des sciences et du bien-être général.

Que sa mémoire soit honorée : il avait ce que les sages estiment le plus : la science et la vertu ! Il semble que c'était pour lui que Massillon a prononcé ces belles paroles :

« Ce n'est pas dans l'élévation de la naissance, dans l'éclat des titres, dans l'étendue de la puissance ou de l'autorité, qu'il faut chercher les caractères de la véritable grandeur ; ce ne sont ni les statues ni les souscriptions qui immortalisent les

hommes ; elles deviennent tôt ou tard le triste jouet des temps et de la vicissitude des choses humaines. Les hommes ne seront véritablement grands qu'autant qu'ils seront utiles. »

Bonpland avait habité la petite ville de San-Borja, sur les bords de l'Uruguay, dans le territoire de l'empire du Brésil, depuis 1831, date de sa sortie du Paraguay, jusqu'en 1853. A cette époque, il vint s'établir dans son *estancia* de *Santa-Anna*, dans le territoire de Corrientes, à deux lieues au-dessous de la petite ville *Restauracion;* il voulait mettre cette propriété en culture et y faire un grand établissement. C'est là qu'il s'est éteint, le 11 mai 1858, à l'âge de près de quatre-vingt-cinq ans, assisté de ses deux enfants Amadito et Carmen Bonpland. Ce fut bien la mort du sage :

Rien ne trouble sa fin : c'est le soir d'un beau jour.

Bonpland est mort sans laisser d'autre fortune qu'un terrain d'estancia, composé de cinq lieues, situé sur les bords de l'Uruguay, et qui lui a été donné en toute propriété par le gouvernement de la province de Corrientes.

Le gouvernement de Corrientes a décrété l'érection d'un monument à la mémoire de M. Bonpland. C'est une juste dette payée à la mémoire du savant

qui a consacré au Rio de la Plata une bonne part de son existence, et qui lui a rendu d'éminents services. Bonpland avait, pour Corrientes et pour ses habitants, une prédilection particulière ; aussi pouvait-il y voyager, dans toutes les circonstances, sans la moindre crainte : partout l'arrivée de Don Amado était saluée comme un véritable jour de fête. Son nom restera longtemps dans ces belles contrées comme synonyme de science, humanité, bienveillance.

Après la mort de Bonpland, M. Lefèvre de Bécourt, ministre de France près de la Confédération Argentine, a écrit au gouvernement de Corrientes, afin de réclamer les manuscrits laissés par Bonpland (1). M. de Brossard, notre consul à l'Assomption, se rendit à Corrientes, fit des négociations avec le gouverneur de la province et obtint la permission d'expédier au ministre des affaires étrangères, à Paris, deux caisses contenant une partie des collections et des écrits de notre illustre compatriote.

(1) Voir à l'APPENDICE.

CONCLUSION.

Telle fut la vie honorable et modeste d'un homme dont le nom reste attaché au souvenir du plus grand voyage scientifique, et demeure inséparable du nom du savant le plus éminent et le plus encyclopédique du XIX^e^ siècle.

Moins d'un an après la mort de Bonpland, A. de Humboldt, âgé de près de quatre-vingt-dix ans, allait rejoindre le compagnon de sa jeunesse, pour goûter dans une autre vie ce repos que ni l'un ni l'autre n'avait cherché sur cette terre.

Humboldt et Bonpland se complétaient d'une façon merveilleuse : tous deux avaient la passion de la nature et de l'indépendance ; mais Bonpland aurait encore plus que son immortel ami le droit d'écrire cette ligne qui termine le testament scien-

tifique de Humboldt : « Ce qui m'est le plus cher et qu'on ne peut me ravir, c'est le sentiment de liberté qui me suivra jusqu'au tombeau ! »

En effet, Humboldt aimait la nature en poète, en savant, en philosophe, jaloux par dessus tout de charmer son imagination, de pénétrer les mystères du monde et de découvrir les grandes lois du Cosmos ; Bonpland était un adorateur plus désintéressé de la nature tropicale, dont les splendeurs ravissaient sa vue, et remplissaient sa mémoire et son imagination. Sans jamais rien abandonner de son culte pour le monde primitif, Humboldt a vécu, a brillé, est mort au milieu du monde des salons les plus élevés ; il a cherché les plaisirs de la civilisation la plus raffinée ; il a été l'ami intime des souverains qui se sont succédé sur le trône de Prusse, le favori de l'empereur Nicolas ; plus d'une fois il a été fier d'être associé et employé à des missions diplomatiques. Bonpland n'a fait que traverser les honneurs et les splendeurs du grand monde et du monde politique ; puis il est retourné avec délices se plonger au sein de cette nature sauvage dont les persécutions, une longue captivité, mille périls de toutes sortes n'ont pu le dégoûter, dont l'amour même de la patrie n'a pu étouffer la passion constante. Pour Humboldt, les voyages

étaient un moyen ; pour Bonpland, ils étaient un but. Bonpland restera donc comme le type achevé du savant désintéressé et libre, pour l'âme duquel rien n'est supérieur au culte de la nature, rien n'est préférable au commerce assidu avec les forces admirables qui se déploient en toute liberté dans le monde tropical.

La France doit en particulier à Bonpland d'avoir inspiré à Humboldt, dès le début de sa carrière, le goût et la passion persistante de notre pays, de son esprit et de sa langue. Il ne faut faire nul doute que la haute estime, l'affection persévérante de Bonpland, n'ait encouragé son illustre ami dans cette heureuse voie. Le caractère franc et loyal, l'inaltérable gaîté, le dévoûment sans faste de son premier compagnon, ont engagé et maintenu Humboldt dans ces dispositions heureuses : un commerce journalier de plusieurs années lui a fait contracter de la langue française une habitude qu'il n'aurait pu acquérir autrement, et grâce à laquelle il a écrit plusieurs de ses ouvrages dans notre langue, et il a toujours attaché une grande importance à faire traduire les autres en français, surveillant lui-même avec un soin attentif le choix des hommes et des mots. C'est beaucoup, parce que Bonpland a été pour lui comme un second frère; que la France, à

laquelle il se rattachait déjà par la famille de sa mère, est devenue pour Humboldt une seconde patrie. Enfin il semble permis de détourner en faveur de Bonpland quelques-uns des traits par lesquels Humboldt, aussi modeste qu'il était obligeant, s'est dépeint lui-même dans une lettre écrite très-peu de temps avant sa mort, et qu'un juge exquis en toute matière, M. Ferdinand Denis, appelle un testament littéraire où la grâce familière de l'esprit le dispute à la grandeur des sentiments:

« Je ne me suis heureusement pas aveuglé sur moi-même, étant toujours environné de personnes qui m'étaient supérieures. Ma vie a été utile aux sciences, moins par le peu que j'ai pu produire moi-même que par le zèle que j'ai déployé pour faire profiter les autres des avantages de ma position. J'ai toujours été un juste appréciateur du mérite d'autrui; j'ai même eu quelque sagacité pour découvrir le mérite naissant. Il m'est doux de penser que j'ai laissé sur mon chemin quelque trace de mon passage (1). »

(1) *Correspondance d'A. de Humboldt,* lettre adressée à M. Hæfer, directeur de la *Biographie générale* de Didot, t. II, p. 493.

APPENDICE.

NOTE I.

SUR L'HISTOIRE DU BASSIN DU RIO DE LA PLATA.

Depuis l'arrivée de M. Bonpland dans nos contrées, il y a environ quarante ans, le bassin de la Plata n'a jamais cessé d'être en fermentation; si ce ne sont pas les révolutions qui agitent le pays, c'est le despotisme qui l'écrase. C'est par ce motif que la majeure partie des émigrations de l'Europe ont été dissipées ou évincées à différentes époques. L'ancienne vice-royauté de Buenos-Ayres est divisée de nos jours en quatre républiques, qui forment tout autant de gouvernements différents : le Paraguay, la Confédération Argentine, la province de Buenos-Ayres et la Banda

orientale. Le Paraguay, après la mort du docteur Francia, a continué à être gouverné despotiquement par Lopez, qui, dans l'exercice de son pouvoir, a eu des difficultés avec la France, le Brésil, les États-Unis, pour cause de spoliation ou de mauvais traitements faits à leurs sujets. Urquiza, un des lieutenants de Rosas, s'est mis à la tête de la Confédération Argentine, gouvernant arbitrairement, et suivant le même système que son ancien maître. Si, de nos jours, la république de Buenos-Ayres voit augmenter sa population, si elle concentre toute l'émigration européenne, c'est qu'elle est gouvernée par des lois et une bonne constitution. Urquiza, qui voudrait faire de Buenos-Ayres son patrimoine et le gouverner comme il gouverne depuis quinze ans la province de l'Entre-Rios, comme Rosas a gouverné Buenos-Ayres pendant vingt ans, cherche depuis plusieurs années à la ruiner, en fournissant aux Indiens Pampas les moyens de l'envahir. C'est une guerre atroce que les sauvages font sur la frontière; ils fondent avec impétuosité sur les estancias, massacrent les hommes et emmènent les femmes et les enfants en esclavage. Il a fait dévaster de cette manière plus de cent lieues, et a fait perdre une immense quantité de bestiaux

aux propriétaires. Ces invasions ont lieu assez souvent, parce que les Indiens ont la facilité de faire passer les troupeaux dérobés par les Cordillères et vont les vendre au Chili. Les gouvernements européens laisseront-ils détruire la belle organisation de cette province par les Indiens et les gauchos d'Urquiza ? Qu'ils pensent bien que Buenos-Ayres est le berceau de la civilisation dans ces parages, que de grands intérêts européens et un grand commerce y sont concentrés.

Dans la république orientale, le président Pereyra nous a donné, en 1838, une représentation du temps des fameux conventionnels Carrier et Collot-d'Herbois. Dans cette province la propriété échappe à beaucoup d'individus qui ont des titres. Je suis allié à une famille honorable, qui a eu quelques différends avec le gouvernement relativement à l'héritage de ses aïeux. Depuis vingt-cinq ans, il nous a acheté une surface de deux cent trente lieues de terrains; la somme s'élève à plus de 6 millions de francs. Non seulement il ne paie pas, mais encore un décret du mois de septembre 1838, signé par le président Pereyra, dépouille la famille Solsona de plus de **vingt lieues carrées.**

Si la propriété est si bien respectée pour les

Orientaux, que doit-on espérer pour les étrangers établis dans le pays? Qu'il me soit permis de citer un seul fait. Quand, en 1845, les ministres Ouslay et Deffaudis déclarèrent la guerre à Buenos-Ayres, le général Oribe occupait toute la campagne de la Banda orientale ; il bloquait en même temps la ville de Montevideo. Un grand nombre de familles paisibles qui travaillaient dans les champs, anglaises ou françaises, furent saccagées, ruinées, maltraitées; plus de soixante personnes furent massacrées; d'autres furent obligées de travailler comme des forçats, sous les ordres de chefs barbares. J'ai lu tous ces détails dans plus de huit cents dossiers de réclamations. La plupart de ces familles spoliées avaient acquis une petite fortune par leur travail; depuis quinze ans, elles sont dans un dénûment complet, sans qu'elles aient pu recevoir le moindre secours, Cependant nous sommes au mois de janvier 1864, et aucune indemnité n'a été payée.

Artigas s'est rendu fameux par les crimes qu'aujourd'hui on cherche à pallier, en le proclamant le patriote par excellence. L'histoire ne peut l'absoudre ; les malheureux Espagnols sont là pour appuyer les accusations portées contre son administration, sa personne et ses agents.

C'est en vain que les gouvernements s'évertuent à donner son nom à un village formé sur la frontière, aux bords du Yaguaron, ainsi qu'à une place située entre la ville et le Cordon, à Montevideo; en vain on a décrété qu'une statue lui sera élevée sur cette même place; rien ne peut empêcher qu'Artigas ne soit cité au nombre des hommes qui se sont fait haïr pour leurs exactions, et qu'il serait bien plus sage de chercher à faire oublier.

NOTE II.

SUR LES MISSIONS DES JÉSUITES DANS L'AMÉRIQUE DU SUD.

Depuis l'indépendance de ces pays, l'ancien territoire des Missions est divisé en trois parties.

La première comprend les huit bourgades situées sur la rive droite du Parana; elles appartiennent à la province du Paraguay.

La seconde renferme les quinze missions établies entre le Parana et l'Uruguay; elles appartiennent à la province de Corrientes. C'étaient

autrefois les bourgades les plus florissantes de de toutes les missions des Jésuites. En 1819, les bandes d'Artigas dispersèrent les Indiens et brûlèrent leurs habitations; mais, grâce à la bonté du terrain et des pâturages, le pays fut bientôt repeuplé. Ce sont les Indiens de ces bourgades que M. Bonpland a employés pendant longtemps à la culture; c'est dans ces localités qu'il avait son estancia de Santa-Anna.

Enfin la troisième portion appartient à l'empire du Brésil, et comprend les sept missions fondées sur la rive de l'Uruguay; l'empereur les a conservées et emploie tous les moyens possibles pour les faire prospérer.

Les Brésiliens et les Portugais auxquels le chef de bandits Artigas — car en bonne conscience on ne peut pas donner le nom d'armée à un ramassis d'hommes de tous les pays, qui n'étaient ni instruits dans le métier des armes, ni organisés — a fait une guerre acharnée, par lesquels il a été vaincu, et qui l'ont obligé à se réfugier au Paraguay, où il est mort dans la résidence que lui avait imposée Francia, — sont devenus les maîtres des Missions par un traité fait avec le général Rivera, traité onéreux, bien entendu, à la Bande orientale dont il réduisit le

territoire, et rapprocha les Brésiliens de la frontière jusqu'au Cuarcim, au lieu de l'Ybicuy-Grande, où elle était fixée avant ce traité, perte considérable de territoire, mais peu appréciée jusqu'à ce jour.

C'est aux Brésiliens que l'on doit la complète destruction de cette partie des missions ; à cette époque ils enlevèrent tout ce qui pouvait leur être de quelque utilité, jusqu'aux tuiles qui recouvraient les toits des maisons bâties en pierres sèches ou en pisé.

Aujourd'hui les missions de Corrientes ne sont plus formées en bourgades. A la suite des guerres qui ont désolé cette contrée, les Indiens dispersés sont réunis par des spéculateurs: ils ne s'occupent plus à cultiver les terres et élèvent les bestiaux au profit de quelques colons. On voit encore, dans ces déserts, de grands édifices abandonnés et entourés de ruines : ce sont des églises et des magasins élevés autrefois par les Jésuites.

Dans un rapport ministériel inédit, adressé au roi d'Espagne, nous voyons quelle a été la population des missions à différentes époques : l'auteur, ennemi des Jésuites, reconnait « qu'au moment où ces Pères furent expulsés, la popu-

lation des trente villages fondés par eux s'élevait à 92,000 âmes, et qu'elle fut réduite, dans l'espace de vingt ans, à 42,000, c'est-à-dire moins de la moitié. »

La population, déjà si réduite en 1789, diminua plus rapidement encore dans les années suivantes : et quand l'Amérique insurgée eut chassé les Espagnols, ceux-ci ne laissèrent dans le pays que 14,000 Indiens. Ce nombre s'est réduit considérablement.

Dans les premières années qui suivirent l'établissement des Espagnols sur les rives de la Plata, ils avaient voulu soumettre les individus par la force des armes; ils n'y réussirent qu'imparfaitement, car, en 1580, ils ne voyaient encore sous leur domination qu'une poignée d'indigènes qui pouvaient d'un moment à l'autre les abandonner. Le plus grand nombre des tribus défendaient le sol natal, avec l'énergie du désespoir, contre les envahissements des nouveaux venus. Les Indiens voisins du Rio de la Plata luttèrent pendant de longues années, et quand, épuisés par la guerre, décimés, écrasés en détail, il leur fallut cesser une inutile résistance, les uns, en petit nombre, furent retenus dans les villes, dont ils augmentèrent la population; les autres aban-

donnèrent les bords délicieux des rivières et s'enfuirent dans le désert. Les Espagnols, voyant qu'ils n'avaient pu asservir les volontés des naturels ni les plier à la civilisation, et qu'à peine ils conservaient une poignée d'Indiens dans ce vaste territoire, abandonnèrent la voie des armes et s'attachèrent à favoriser la propagation de la foi chrétienne ; ils pensaient que l'action religieuse était la seule efficace, la seule capable de plier à l'obéissance l'esprit indépendant des naturels.

Les Jésuites s'enfoncèrent dans les déserts et commencèrent avec ardeur leurs travaux évangéliques. Ils se rendirent agréables aux chefs indiens, s'établirent dans les tribus qui voulurent se soumettre à eux, et s'occupèrent de leur administration. Ils se fixèrent d'abord dans une localité où ils comprirent que leur influence s'affermirait plus aisément. Pendant leurs excursions, ces Pères avaient visité les bords enchanteurs du Parana, étudié les mœurs des habitants, et ils s'y établirent parce qu'ils voyaient, d'une part, un terrain fertile arrosé par de grandes rivières, un climat tempéré, et de l'autre un peuple docile, aisé à discipliner, et moins hostile que les autres tribus. Les Guaranis avaient déjà quelques notions d'agriculture, et leur caractère,

leurs coutumes, leurs goûts, différaient de ceux des autres tribus. Leurs descendants sont d'une stature moyenne ; leur couleur est légèrement cuivrée; ils sont bien proportionnés dans leurs formes et d'une intelligence plus développée que celle des autres Indiens. J'ai connu, dans la campagne de Montevideo, un Indien guarani de quatre-vingt-dix ans, qui était né et avait vécu sous le régime des Jésuites.

La prédication des premiers religieux fut empreinte de douceur et de persévérance ; ils firent sentir aux naturels les avantages de la civilisation et leur inspirèrent le désir de se rendre agréables les uns aux autres par des travaux d'une utilité générale, et par conséquent dignes d'une mutuelle approbation. Mais, pour éclairer ces hommes grossiers, pour les civiliser, pour étendre parmi eux les lumières de la religion, pour se rendre maîtres d'eux en un mot, dans leur propre intérêt, il fallut acquérir une certaine puissance matérielle. Les ministres de la foi se gardèrent bien pourtant de convertir les Indiens en violentant leurs consciences ; la persuasion fut leur meilleure et à peu près leur seule arme, et s'ils recouraient quelquefois à des moyens d'intérêt temporel, c'était toujours avec modération et

prudence. Aussi un grand nombre de tribus furent-elles bientôt baptisées ; cette conversion fut d'autant plus rapide, que nul fanatisme religieux, nulle croyance bien arrêtée, n'avaient jeté chez les Indiens de profondes racines, et qu'il n'existait parmi eux ni intérêts de caste, ni privilége sacerdotal. Aussi les bords de la Plata furent-ils promptement couverts de chrétiens; on fonda des cures, des églises, des couvents, et les naturels se rangèrent sous la loi de leurs pasteurs.

Pour que les Indiens ne pussent prendre d'autres idées que celles qui leur étaient inculquées par les Jésuites, ceux-ci avaient appris la langue guarani, dont ils avaient formé une grammaire, et ne leur parlaient jamais en espagnol. Ils ne mettaient pas moins d'attention à maintenir l'égalité ; la nourriture et les vêtements étaient les mêmes pour tous, les travaux à peu près pareils, et l'Indien qui administrait la justice n'avait hors de là aucun pouvoir.

Les Jésuites ont toujours empêché que les étrangers ne pénétrassent dans les missions ; ils en disputaient l'entrée même à leurs évêques et aux délégués du gouvernement, et quand les premiers venaient exercer leurs fonctions, on

célébrait des fêtes brillantes qui les empêchaient de rien examiner.

Pour arriver au point de civilisation où les Jésuites avaient poussé les Indiens, il leur fallait de la persévérance à faire exécuter leurs ordres; sans cela, les indigènes seraient revenus à leur insouciance première et à leurs habitudes de sauvages. Malheureusement, sous ce régime, nul motif d'émulation ne pouvait porter les Indiens à perfectionner leurs talents, puisque le plus habile n'était ni mieux vêtu ni mieux nourri que les autres. De nos jours, les errements de l'âge primitif ayant été arrêtés dans leurs développements par les dominations successives qui les ont brisés, d'autres principes ont engagé les Indiens au contact des Européens, dans la voie de la civilisation. Cependant nous voyons quelques descendants de ces hordes primitives occuper une position élevée dans l'art de la guerre et la magistrature.

NOTE III.

SUR LE MATÉ.

Le *maté*, ou thé du Paraguay, est la feuille d'un arbre qui croît en abonnance aux environs de Villa-Rica. Pour préparer cette feuille, on la torréfie, on la fait fermenter, et on la pulvérise ensuite. L'infusion sucrée ou non sucrée de ces feuilles ainsi préparées est d'un usage général au Rio de la Plata, au Brésil, au Chili, dans le haut et le bas Pérou, et dans l'ancienne république de Colombie.

L'instrument dont on se sert pour prendre le maté est une petite citrouille creuse, montée ou non en argent; quand on veut prendre l'infusion, on fait brûler du sucre dans une petite calebasse, on y jette ensuite une pincée de maté réduit en poudre, puis on la remplit d'eau chaude.

Cette boisson ainsi préparée, on l'aspire au moyen d'un petit tuyau en argent ou en jonc, terminé par une pomme d'arrosoir, et qu'on appelle *bombilla*. Le maté passe de main en main, et la bombilla de bouche en bouche, après avoir

passé d'abord par celle des domestiques nègres, qui ont eu soin de goûter le thé avant de le servir, pour s'assurer s'il est bien fait. Je me rappelle avoir soigné plusieurs personnes qui avaient gagné la syphilis de cette manière.

Cette boisson amère, si recherchée des habitants, me parait plutôt nuisible qu'utile. Quant à moi, depuis quinze années que j'habite le pays, je n'ai jamais pu m'y habituer. L'usage immodéré qu'on fait de cette boisson constitue une branche de commerce très-étendue et très importante ; on évalue à 50 ou 60,000 quintaux le maté qu'on exporte habituellement du Paraguay.

NOTE IV.

NOTE *sur la convenance d'adopter un système diamétralement opposé à celui que l'on a adopté jusqu'à ce jour pour cultiver et préparer la yerba maté*, par Aimé BONPLAND.

La province de Corrientes n'est pas moins riche en yerbales (1) que le Brésil et le Paraguay :

(1) On entend par *yerbales* les forêts de l'arbre qui donne la

elle trouve dans cette plante une ressource inépuisable dont le revenu annuel sera en raison des soins que l'on emploiera pour la bien cultiver, et en adoptant d'autres moyens plus rationnels pour la fabrication de la yerba maté.

Pour obtenir ces avantages, il est urgent avant tout de prendre connaissance de tous les yerbales, et de changer ensuite le système adopté jusqu'aujourd'hui pour son élaboration, et qui est le même, sans aucune différence, que celui qu'a-

yerba maté. L'arbre de la yerba est silvestre et croît, au milieu des autres arbres, dans les bois qui bordent les rivières et les ruisseaux qui se jettent dans le Parana et l'Uruguay, ou même sur les bords des ruisseaux qui se jettent dans le Paraguay jusqu'à l'est, depuis 24° 30', tirant une ligne vers le nord. Il y a des arbres aussi grands que des orangers de grandeur moyenne ; mais, aux endroits où on leur enlève les rameaux pour les préparer, ils ne viennent qu'à l'état d'arbrisseaux, parce que l'on ne les dépouille de leurs feuilles que tous les deux ou trois ans, et jamais toutes les années. La feuille est annuelle ; elle ne tombe jamais en hiver. Le tronc peut arriver à la grosseur de six pouces de diamètre ; la coupe en est lisse et blanchâtre ; les rameaux se dirigent vers le ciel comme le laurier ; la plante est touffue et rameuse. La forme de la feuille est elliptique, un peu plus large vers les deux tiers, du côté de la pointe ; elle a cinq pouces de long et trois de largeur ; elle est épaisse, luisante et dentelée autour, d'un vert plus obscur dans sa partie supérieure que dans l'inférieure. Les fleurs sont en grappes de trente ou quarante chaque ; elles ont quatre pétales et autant de pistils placés dans les intervalles. La semence est très-lisse, d'un rouge violet, semblable aux grains de poivre.

vaient adopté et suivi les Indiens Guaranis avant l'époque de la conquête du Paraguay.

Tous les arbres doivent être taillés aux époques nécessaires ; généralement la taille se pratique pendant que la plante est sans mouvement, c'est-à-dire depuis la maturité des fruits et avant que viennent les fleurs, ce qui doit s'entendre pendant l'hiver de chaque plante.

L'expérience journalière que nous avons des arbres fruitiers et des arbres à fleurs nous donne une preuve évidente du fait.

Un arbre fruitier mal taillé, ou taillé en dehors de la saison, produit peu ou point de fruits ; de plus, il retarde sa végétation, et il faut plusieurs années pour qu'il revienne à son état normal de reproduction.

En général les personnes qui s'adonnent à la fabrication de la yerba sont malheureusement préoccupées de la mauvaise idée que la plante qui produit le maté fait exception à cette règle générale, puisqu'elles croient que ces arbres peuvent être taillés sans inconvénient dans toutes les saisons de l'année. De cette erreur provient la lamentable destruction des forêts de yerbales tant au Paraguay, à Corrientes, qu'au Brésil.

Les feuilles de la coca cultivée dans le Pérou,

et qui offre, comme le maté et le thé, une branche de production, quoique d'une consommation beaucoup plus limitée, ne se rencontrent que sur une petite localité; on les recueille en automne, quand les fruits sont arrivés à leur parfaite maturité. Le thé, dont le produit est si lucratif et la consommation si grande, se recueille en Chine, comme dans le Brésil, au moment où la végétation est suspendue; tout fait supposer que les mêmes règles doivent être suivies pour la yerba maté.

Pour travailler utilement les yerbales dans la province de Corrientes, et pouvoir transporter sur les marchés la yerba d'une qualité égale ou bien supérieure à celle du Brésil, ou bien encore aussi bonne que celle du Paraguay, il est nécessaire, comme je l'ai déjà dit, de reconnaître premièrement tous les yerbales de la province.

Deux classes d'yerbales existent dans la province, qui sont : les yerbales naturels et les yerbales artificiels. Ceux-ci ont été plantés régulièrement comme les arbres de nos jardins; c'est sous la direction des Jésuites que cette plantation fut faite.

Lors de l'expulsion des Jésuites, en 1773, chacune des trente-deux bourgades des missions

avait un yerbal artificiel; ils étaient de meilleure qualité que les yerbales naturels.

Bien des motifs ont dû porter les Jésuites à arracher la yerba des bosquets sauvages, pour la transporter dans leurs jardins et la cultiver, comme on le fait pour l'oranger et les autres arbres fruitiers. D'après ma manière de voir, ce qui les a déterminés, c'est : 1° d'avoir à proximité des habitations la fabrication de la yerba, pour éviter ainsi les difficultés et les grandes dépenses du transport; 2° qu'ils jugeaient, avec raison, que les feuilles des arbres situés dans les forêts ne pouvaient jamais acquérir le degré de maturité nécessaire, et qu'ils obtiendraient cet avantage dans les jardins cultivés; 3° que la yerba plantée dans les jardins serait de meilleure qualité que celle des forêts, soit par les plus grands soins, qui peuvent permettre dans leur fabrication plus de commodité, soit parce que l'on peut aussi éviter de mêler à la yerba des rameaux d'autres plantes.

La géographie de la yerba se trouve marquée admirablement, comme la géographie des arbres précieux qui donnent le quina du Pérou, ce qui mérite d'être noté.

Que l'on prenne une règle, que l'on applique

l'une de ses extrémités sur l'embouchure du Rio-Grande, dont les eaux vont se jeter dans l'Océan, et l'autre extrémité sur la ville de Villa-Rica, du Paraguay, sur toute cette ligne on rencontrera des forêts de yerba maté ; dans tous les terrains situés au nord-est de celle-ci, on rencontre des yerbales à des distances plus ou moins grandes. Quant au sud-ouest, on ne rencontre que quelques arbrisseaux épars, soit sur les bords comme dans l'intérieur des forêts.

Je commencerai par indiquer l'existence de cette ligne des yerbales par le point le plus immédiat de l'Océan.

Étant, en 1849, à Rio-Grande, j'allai faire une promenade botanique dans l'île de los Marineros, qui présente une forêt assez étendue, avec intention de connaître les végétaux du Rio-Grande, et je fus agréablement surpris d'y rencontrer un grand nombre d'arbres à maté. Je m'informai si les habitants avaient connaissance d'une plante aussi utile, et comme personne ne connaissait la richesse de la forêt, je jugeai à propos de garder le silence.

Je vais suivre la ligne à deux lieues du Rio-Pardo, et dans le chemin étroit de Santa-Cruz, qui conduit au marais, on traverse une forêt

où l'on rencontre une grande quantité d'yerbas matés.

Le terrain de Santa-Cruz possède un yerbal sans fin ; il a été ouvert il y a peu d'années, dans le but principal d'établir une communication facile, prompte, entre la ville de Rio-Pardo, les terrains de Santa-Cruz, Passafando, Cruz-Alta, etc., etc. Ce chemin a seize lieues de long, dont sept présentent un yerbal très-riche, lequel s'étend à une distance énorme et inconnue.

J'ai voyagé en 1850 et 1851 par le chemin de Santa-Cruz, et j'ai étudié les environs avec le plus grand soin. A cette époque, le général Andrea était président de la province du Rio-Grande du Sud ; il était décidé à donner dans cette contrée une demi-lieue carrée à ceux qui désiraient s'y établir. Je projetai d'y établir une ferme-modèle pour y cultiver la yerba maté et la fabriquer ; à ce sujet, je passai un contrat avec sept Brésiliens de mes amis. Mon intention était de prendre quatre lieues carrées, c'est-à-dire deux de chaque côté du chemin ; mais de nouveaux colons allemands arrivèrent d'Europe, et le général leur désigna pour occupation le terrain de Santa-Cruz ; il fit mesurer par l'ingénieur Vasconcellos le terrain en fractions plus petites.

Malgré cela, j'aurais pu prendre le terrain que j'aurais désiré, en augmentant même le nombre des sociétaires; mais je jugeai plus convenable de laisser un pareil établissement dans le Brésil, pour pouvoir le réaliser dans la province de Corrientes, pays de ma prédilection et de mes plus grandes sympathies.

Le territoire de Santa-Cruz est un parage très-propre à l'établissement d'une ferme-modèle ; on aurait pu y produire la quantité d'yerba désirée et à un prix très-modéré.

Le Rio-Pardo étant à quinze lieues de la quinta-modèle, le transport de la yerba fait par terre serait revenu à meilleur marché que dans les autres points du Brésil, et beaucoup plus avantageux qu'à Corrientes et au Paraguay, où, avec des distances énormes, on rencontre toutes sortes de difficultés. J'ai été invité dernièrement à réaliser le projet de ferme-modèle dans les mêmes terrains de Santa-Cruz ; on laissait à ma disposition la formation des bases de l'association. Je me suis absolument refusé à toutes les propositions qui m'ont été faites.

En sortant du territoire de Santa-Cruz pour se diriger à San-Angel, qui est un autre point du yerbal qui se trouve sur la ligne géographique

déjà indiquée, on laisse au nord-est les immenses yerbales indiqués sur différentes cartes qui occupent le territoire inconnu entre la rivière Tebicuari et l'Uruguay.

En 1830, après une longue et injuste captivité dans le Paraguay, j'ai examiné les yerbales plantés sur la rive orientale de l'Uruguay et les yerbales naturels de San-Angel. A cette époque, on cultivait la yerba maté dans sept endroits différents. Je les ai visités tous avec détails; j'ai déploré la manière dont je les ai vu travailler, et prévu ce qui, peu de temps après, est arrivé: ces riches yerbales au nord et au nord-est de San-Angel. Ils ont tiré, depuis cette époque, une grande quantité de yerba, et, par les nouvelles que j'en ai reçues, ils seront obligés, dans peu de temps, d'abandonner le yerbal de San-Christoval comme ils ont abandonné ceux de San-Angel.

M. le docteur Ferreyra, chargé d'affaires du Brésil à Buenos-Ayres, resta bien pénétré des lumineuses observations que je lui fis, en 1832, sur les destructions qui se faisaient dans les forêts de la yerba, tant au Paraguay, à Corrientes, qu'au Brésil; je lui parlai longuement à ce sujet. Il est à présumer que le second décret de l'empire

ne sera pas plus observé que le premier, et que les Brésiliens détruiront leurs riches yerbales.

Après avoir signalé les immenses yerbales qui se trouvent au Brésil, tant sur la ligne géographique indiquée qu'au nord-est de celle-ci, je vais parler des yerbales qui sont dans l'Entre-Rios, c'est-à-dire entre l'Uruguay et le Parana, territoire qui appartient à la province de Corrientes.

Le terrain de ces yerbales est petit, en comparaison du terrain des yerbales du Brésil et du Paraguay. Malgré cela, les yerbales qui appartiennent à Corrientes peuvent alimenter tous les marchés, et ils le feront avec un avantage notable s'ils le cultivent comme ils le doivent, et s'ils changent la méthode anciennne de le préparer. On doit ajouter aussi que les frais de transport sont beaucoup moindres à Corrientes qu'au Brésil et au Paraguay, parce que cette première province a pour limites deux grands fleuves qui lui facilitent les moyens de transport.

La ville de San-Xavier est un centre notable de préparation de la yerba ; on devrait y établir la ferme-modèle que j'avais projeté d'établir sur le territoire de Santa-Cruz, et, avec le temps, une autre sur les bord du Parana.

San-Xavier a déjà trois yerbales, et un autre à trois lieues, dans un terrain connu sous le nom de Potrero de Mborobé; mais tous les terrains situés au nord-ouest, jusqu'aux rivières Piquiri-Guazu et San-Antonio-Guazu, qui sont entre le territoire du Brésil et de Corrientes, tous ces terrains présentent des yerbales dont on irait prendre connaissance, afin d'être fixé sur leur richesse, et où l'on pourrait avec avantage préparer la yerba maté.

Quant aux autres yerbales naturels déjà connus, on en rencontre trois. J'ai visité deux de ceux-ci, où j'ai travaillé : c'était l'yerbal où le capitaine Aripi avait un campement, et Santa-Anna-Caa-Caty. Quant au fameux et riche yerbal nommé Nuguazù (Campo-Grande), qui est situé au nord, et qui parait le plus important de tous, il convient d'aller le reconnaître le plus tôt possible; tout me fait supposer que le Nuguazù va décharger ses eaux dans l'Uruguay, par où l'on pourra transporter les yerbas.

Pendant les premières années de la dictature de Francia, un nommé Rages prépara une quantité énorme de yerbas sur le bord du Nuguazù; il voulut les transporter par terre à Corrientes, en suivant le chemin qui va au Corpus. Francia,

jaloux de ce que Corrientes pouvait introduire de la yerba dans le commerce, envoya un grand nombre de soldats se saisir de Rages, qui fut fusillé par son ordre.

Après avoir indiqué les yerbales que possède la province de Corrientes, et observé qu'ils sont plus que suffisants pour pourvoir à tous les marchés, je dois répéter que l'yerba corrientine coûtera beaucoup moins pour la fabrication et le transport que celles du Paraguay et du Brésil.

Qu'il me soit permis de manifester mon opinion sur la marche que l'on doit suivre pour que Corrientes retire tout l'avantage possible du trésor que contiennent ses yerbales.

1° Il est urgent de prendre connaissance de tous les terrains situés au nord-est de la ligne qui s'étend de San-Xavier jusqu'à Santa-Anna du Parana, qui appartiennent à Corrientes. Le centre et la base des opérations doivent être le village de San-Xavier; cette petite ville se trouve sur les bords de l'Uruguay, et possède quatre yerbales déjà conus. En attendant, on profiterait et on cultiverait, en même temps que ce village, situé sur les bords de l'Uruguay, présente un transport aussi facile que prompt et bon marché aux mar-

chés situés sur les bords de l'Uruguay, à ceux de Montevideo et Buenos-Ayres.

De ce centre, on ferait de temps en temps quelques excursions pour connaître les yerbales naturels et les yerbales artificiels, adoptant la méthode indiquée ; on empêcherait les Brésiliens de faire de grandes préparations d'yerbas à San-Xavier, comme ils le font annuellement depuis 1825, au préjudice des forêts.

2° Ces travaux seraient plus économiques, si l'on pouvait y employer les indigènes. Ceux que je désignerai de préférence, ce sont les Indiens Guyanos, originaires des anciennes missions San-Xavier, Concepcion, Santa-Maria-la-Mayor, Martires, San-José, San-Carlos-y-Apostoles. Si l'on pouvait réaliser ce projet, quoique les Indiens indiqués se trouvent dispersés dans différentes villes de la province, je n'émets pas le moindre doute que les groupes qui se trouvent à Santa-Lucia, San-Miguel et Ytaty, et qui ont appartenu aux villages déjà indiqués, ne s'empressent de venir et de se réunir au premier appel. Les indigènes aiment beaucoup à se réunir et à travailler en commun ; ce système, adopté avec expérience et sagesse par les Jésuites, offre un grand avantage.

3° La première réunion à San-Xavier devra s'effectuer par l'Uruguay : de cette manière, on pourra éviter les dépenses et gagner du temps; on ne pourra pas tout de suite travailler utilement aux jardins et fabriquer en même temps la yerba pour couvrir toutes les premières dépenses. Enfin on commencerait à mettre en pratique le système qui augmenterait les yerbales, en détruisant toutes les plantes qui ne produisent pas la yerba, et en plantant avec régularité tout ce que l'on pourrait rencontrer sur la localité.

4° Pour commencer, il serait nécessaire d'avoir quinze Indiens, qu'ils soient garçons ou mariés, puis deux embarcations pour favoriser le transport des vivres, et des instruments. L'article des vivres présente la plus grande difficulté, parce qu'il exige plus de dépenses. Quant aux instruments, chaque Indien doit avoir en sa possession un sabre, un couteau et une hache, une scie et tout ce qui est nécessaire pour couper le bois dans les forêts, et plusieurs instruments aratoires. Ces instruments se conserveront dans un établissement, d'où on ne les tirera que pour s'en servir.

Je suppose que tout ce qui se dépensera en ferrures et en vivres, ou en d'autres objets im-

prévus, sera promptement remboursé avec la yerba qui se fabriquera la première année aux yerbales de San-Xavier et à ceux qui seront situés dans le voisinage, voire même aux premiers yerbales naturels que l'on sera obligé de détruire; il faut observer qu'avec tant de dépenses, il se formera le principe d'une ville, et les magasins se rempliront d'objets utiles.

5° Arrivés à San-Xavier, le premier de tous les travaux sera de se mettre à l'ouvrage pour construire des chaumières et y loger les péons pour leur santé; après, préparer les terrains pour la plantation; ensuite, nettoyer tous les yerbales de San-Xavier, pour en tirer le meilleur parti possible; ouvrir des chemins dans les directions les plus convenables pour y chercher les yerbales naturels; visiter les yerbales plantés aux villes les plus immédiates, et en tirer le meilleur parti possible.

Examiner avec soin le Nuguazù, et surtout s'assurer si, comme je le suppose, on peut expédier par l'Uruguay le maté de ce riche yerbal.

Après avoir terminé les travaux ci-dessus indiqués, il est probable que l'on pourra résoudre avec avantage la question que je me suis proposée depuis quelques années, d'améliorer les

yerbales cultivés, et changer en même temps la méthode ancienne de la fabrication de la yerba. Enfin on formera à San-Xavier la première ferme-modèle pour cultiver la yerba maté, où l'on régularisera les coupes comme en Europe civilisée, où on règle les bois taillis ; et enfin on y essaiera tous les systèmes les meilleurs pour trouver le procédé le plus convenable et le plus économique à la fabrication d'une yerba supérieure.

Si mes désirs s'accomplissent, tout me fait présumer que la province de Corrientes aura une mine intarissable de richesses et de rentes, et que le gouvernement actuel augmentera les droits que chaque jour il acquiert à la gratitude de ses compatriotes, pour les progrès qu'il donne journellement à Corrientes ; que cette gloire s'étendra à tous les pays civilisés, qui savent apprécier ce que vaut, pour la richesse et l'agrandissement d'un pays, l'exploitation d'une branche importante d'industrie et de commerce ; que, la qualité de la yerba étant devenue meilleure, la consommation en sera plus générale dans les possessions américaines. Et qui sait si les nations européennes n'en adopteront pas l'usage !

Quant à ce qui me regarde, je serais heureux

d'avoir mis à exécution mon plan sur les yerbales, et d'avoir aidé un gouvernement illustre, dont la seule ambition est l'avancement et le bien-être de son pays.

Aimé BONPLAND.

NOTE V.

SUR FRANCIA.

Le docteur Francia (1758-1840), depuis si célèbre comme dictateur du Paraguay, était né, en 1758, d'un Français et d'une créole. Il avait d'abord étudié la théologie : l'Église était alors la seule voie ouverte aux naturels du pays pour arriver à une position considérée. Il fit ses premières études dans les écoles que les moines tenaient à l'Assomption, passa ensuite à l'université de Cordoba, y obtint des succès et fut reçu docteur en théologie. Mais ayant pris le goût de la jurisprudence, il abandonna ses premiers projets et se fit avocat. Arrivé à l'âge légal, il fit

partie de la municipalité ; il fut nommé ensuite alcade. L'estime publique lui fut très-vite acquise ; elle l'appela dès le commencement de la révolution au soin des affaires publiques.

En **1811**, au commencement de la révolution pour l'indépendance des Hispano-Américains, il se forma une junte pour substituer une administration nationale à celle des Espagnols. Elle fut composée d'un président, de deux *vocales* et d'un secrétaire ; le docteur Francia fut nommé à ce dernier poste.

Plus tard, les Paraguayens abolirent ce gouvernement et résolurent d'instituer deux consuls temporaires. Le docteur Francia et don Fulgencio Yegros furent nommés et concentrèrent entre leurs mains tous les pouvoirs.

En **1814**, le congrès se réunit pour procéder au renouvellement des consuls; l'ambition de Francia ne laissa pas échapper cette occasion : il sut persuader à l'assemblée qu'une dictature pouvait seule garantir la république de l'invasion des peuples voisins, proposa de nommer un magistrat unique, et se servant de tous les moyens pour arriver lui-même à ce poste, il se fit élire pour trois ans.

En nommant Francia dictateur suprême du

pays, le congrès avait décidé que son pouvoir serait tempéré par une assemblée législative composée de députés que chaque district enverrait à l'Assomption; mais le dictateur savait que la plupart de ces mandataires du peuple ne pouvaient rester longtemps hors de leurs propriétés, et que plusieurs n'avaient pas de fortune pour supporter les frais d'un long séjour dans la capitale. Aussi les affaires publiques éprouvèrent-elles bientôt de grands retards et ne purent-elles arriver à une solution. L'ambitieux dictateur sut mettre à profit le mécontentement des députés; il les obligea à convenir qu'il serait moins embarrassant de réunir à lui seul toutes les charges de l'administration, et en 1817, il se fit nommer dictateur à vie.

Longtemps écrasé sous la rude domination de l'Espagne, puis habitué à une docilité d'enfant sous le despotisme paternel des Jésuites, lorsque retentit le cri de liberté, en 1810, le peuple paraguayais était préparé, non à l'indépendance, mais à la servitude. Une éducation politique de sept années ne lui avait rien appris.

Alors le caractère de Francia ne se déguisa plus, et son impitoyable tyrannie vint apprendre à ses concitoyens l'étendue effrayante du pouvoir

qu'ils lui avaient donné. Il éloigna de l'armée tous les officiers et les remplaça par des individus de la plus basse extraction. Dans l'administration civile, il écarta les hommes indépendants et leur substitua ses créatures. Les institutions religieuses n'échappèrent pas à son despotisme : il abolit l'inquisition, dont un commissaire existait au chef-lieu de la province, força l'évêque de remettre son autorité à son vicaire général.

Tous les pouvoirs ainsi concentrés dans sa personne, Francia en profita pour inaugurer le règne de la terreur. Après avoir expulsé les personnes qui lui portaient ombrage, son esprit soupçonneux alla chercher des victimes jusque dans les classes populaires. Il déclara traître à la patrie quiconque oserait faire opposition à sa volonté ou seulement blâmer ses actes. De telles mesures exaspérèrent certains individus que la crainte de la tyrannie tenait éveillés : quelques Espagnols eurent l'mprudence de manifester leur mécontentement ; il les fit mettre à mort sans aucune forme de procès.

L'arrivée d'un émissaire de Buenos-Ayres pour opérer une révolution en faveur de la République Argentine ayant paru une circonstance favorable pour tramer une conspiration, parce que le res-

sentiment des ennemis du dictateur était à son comble, les Espagnols essayèrent de saisir les rênes du gouvernement. Le dictateur arrêta quelques-uns des conspirateurs, et ne craignant pas de recourir à la torture, il les força de nommer leurs complices, et parvint à déraciner la conspiration. Les prévenus furent fusillés par groupes de six ou huit à la fois.

La sévérité du dictateur ne s'exerça pas seulement sur les auteurs ou complices de cette conjuration si durement réprimée. Il suffisait d'encourir sa disgrâce pour être envoyé en exil à Tevego, dans les vastes solitudes du nord. Les Espagnols, déjà privés des droits de citoyens, lui parurent encore trop puissants : il voulut les ruiner, et il en vint à bout en leur imposant d'énormes rançons au profit de l'État.

Il fut interdit aux indigènes de sortir du territoire, et les étrangers qui y pénétraient une fois s'y trouvaient retenus, parce qu'on ne leur donnait plus de passeports. Il alla jusqu'à supprimer la poste aux lettres, comme offrant trop de facilités aux communications.

Au moment où le dictateur séquestra ainsi le Paraguay, les étrangers étaient assez nombreux dans la ville de l'Assomption. Il y avait des Fran-

çais, des Anglais, des Portugais, des Italiens. Pris au dépourvu par cette mesure qui rendait leur départ impossible, croyant que d'un jour à l'autre les communications allaient se rouvrir, ils n'entreprirent aucun commerce à l'intérieur, et ils furent bientôt ruinés.

Le docteur Francia s'était montré cruel dans les premiers temps de son pouvoir. Quand il se crut affermi et n'eut plus d'invasion à craindre, il s'occupa d'administration et étonna ses concitoyens par son activité. Il organisa la justice, dirigea les forces militaires, imposa des lois et sut les faire exécuter. L'agriculture et l'industrie reçurent une impulsion favorable au pays.

Avant la révolution, les habitants du Paraguay cultivaient seulement le tabac, la canne à sucre et le manioc ; l'exploitation de la yerba occupait tous les autres bras. Le dictateur obligea les habitants à se livrer à des cultures variées ; la culture du coton, abandonnée depuis l'expulsion des Jésuites, prit une grande extension ; l'éducation des bestiaux fut perfectionnée ; le besoin força les habitants à fabriquer les tissus propres à leurs vêtements.

Par le monopole, le dictateur étouffait tous les germes de développement agricole, commer-

cial et manufacturier; mais il avait assez de marchandises pour pourvoir d'armement, de munitions, son armée. Et pour lui, l'armée était le point le plus important.

L'état militaire du pays avait reçu des améliorations considérables : l'armée était distribuée par compagnies dont chacune était commandée par un lieutenant. La discipline militaire était maintenue avec sévérité.

En résumé, Francia gouvernait despotiquement. Il maintenait la tranquillité dans le pays, mais il enlevait toute liberté aux habitants ; il fermait la province au commerce, aux sciences et à la politique.

La mort du docteur Francia a eu lieu en octobre 1840.

Ce trop fameux docteur Francia avait continué, en la perfectionnant encore, l'œuvre de l'Espagne. Cet autre tyran avait pourtant une qualité : il dédaignait la richesse et n'a point laissé de fortune ; ses frères et lui sont morts pauvres. Il y a quelques années, vivait encore à l'Asomption une sœur de Francia, alors octogénaire, la señora Petrona ; elle se trouvait dans un état voisin de la misère. Si les Lopez, ses successeurs, ont suivi les traditions tyranniques de Francia, ils se sont

gardé d'imiter ses exemples de désintéressement. Ils ont employé, pendant qu'ils étaient au pouvoir, toute espèce de moyens pour augmenter leur colossale fortune.

Après la dictature du docteur Francia, don Antonio Lopez et don Solano, son fils, ont gouverné le Paraguay jusqu'à la fin de l'année 1869, époque à laquelle les alliés ont chassé don Solano de son pays. En 1866, il avait insulté l'empire du Brésil en s'emparant des bâtiments de cette nation sans aucune déclaration de guerre. Il avait envahi en même temps la province de Corrientes et celle de Rio-Grande par la rivière de l'Uruguay, et sans une armée de Brésiliens et d'Orientaux, commandée par le général Florès, qui dispersa les Paraguayens au combat de Yatay, et qui en renferma une grande partie dans l'Uruguayana où ils déposèrent les armes, ils eussent envahi le Salto oriental et pénétré jusqu'à Montevideo.

En 1866, une armée composée de Brésiliens, d'Argentins et d'Orientaux, au nombre de 80,000 hommes, s'organisa. Ils refoulèrent les Paraguayens qui avaient envahi le territoire argentin et pénétrèrent dans le Paraguay, où, après deux années de combats, ils s'emparèrent de l'Assomption, capitale du Paraguay. Solano Lopez

fut poursuivi dans les bois, et après quatre ans de combats, il a été traqué et tué en janvier 1870.

NOTE VI.

Catalogue des ouvrages de Bonpland.

Les principales publications de Bonpland sont les suivantes :

I. — Ouvrages publiés par lui seul.

Plantes équinoxiales recueillies au Mexique et à l'île de Cuba. Paris, Schœll et Dufour, 1805 et années suivantes, 2 vol. in-fol., 140 figures coloriées.

Monographie des mélastomées et autres genres du même ordre. Paris, 1806 et années suivantes, 24 livraisons formant 2 vol. in-fol., avec 120 planches.

Description des plantes rares de Navarre et de la Malmaison. 1812-1816, in-fol., avec 64 planches.

Zoologie et Anatomie comparée. 2 vol. in-4°, figures. Paris.

Révision des graminées, publiée dans le *Nova genera*, etc.

Essai géognostique sur le gisement des roches dans les deux hémisphères. Paris, 1822, in-8°.

II. — En collaboration avec A. de Humboldt.

Voyages aux régions équinoxiales du nouveau continent, dans les années 1799-1804. Paris, Schœll et Dufour, 1807 et années suivantes, 11 vol. in-4°, et 12 vol. in-fol. contenant la Botanique. — Atlas, 4 vol. in-folio.

Vues des Cordillières et monuments des peuples indigènes d'Amérique. Atlas pittoresque en 2 vol., 19 planches. Paris, 1816.

De distributione geographica plantarum secundum cœli temporum et altitudinem montium prolegomena; accedunt tabulæ æneæ. Paris, 1817, 1 vol. in-8°.

Physique générale et géographie des plantes. 1 vol. in-4°, figures.

III. — En collaboration avec Kunth (Charles-Sigismond).

Nova genera et species plantarum quas in peregrinatione ad plagam equinoxialem Orbis Novi

collegerunt descripserunt et partim obumbraverunt. A. Bonpland *et* Al. de Humboldt *ex Schedis autographis Amati Bonplandi in ordinem digessit,* C. S. Kunth. 1815 et suiv., 7 vol. in-fol., 700 figures coloriées.

Mimosées et autres plantes légumineuses du nouveau continent. Paris, 1819 et suiv., in-fol., avec 60 planches coloriées.

Synopsis plantarum quas in itinere ad plagam equinoxialem Orbis Novi collegerunt Humboldt *et* Bonpland *auctore* C.-S. Kunth. Paris, 1824-1826, 4 vol. in-8°.

NOTE VII.

Catalogue des manuscrits laissés par Bonpland.

La bibliothèque du Muséum possède quelques manuscrits de Bonpland qui ont été collationnés, mis en ordre, reliés et réunis dans des portefeuilles par les soins très-attentifs de M. Desnoyers.

On peut les classer en deux groupes :

A. — *Deux manuscrits* ayant servi à la publi-

cation de l'ouvrage : *Nova genera et species plantarum*, etc., déposés à la bibliothèque en 1851 par M. de Humboldt.

I et II. — Deux volumes in-4° d'environ 250 pages chacun, écrits tout entiers de la main de Bonpland, et contenant une liste de plantes dont chaque article porte un numéro, depuis 2258 jusqu'à 3698, puis de 3785 à 4528. Les descriptions sont rédigées en latin ; en marge, quelques figures dessinées à la plume ; un assez grand nombre d'annotations de Kunth et de Humboldt, rédigées en un mélange de français, de latin et d'espagnol. La dernière page du premier volume est tout entière de la main de Humboldt. A la fin du deuxième volume, cette note en allemand et en français de la main de Humboldt : « Fin des manuscrits botaniques de M. Bonpland pendant le cours de notre expédition, manuscrits que M. Bonpland, lors de son embarquement au Havre pour Buenos-Ayres, a confiés, à ma prière, à M. Quatle (?), pour s'en servir dans la publication de nos *Nova genera et species plantarum*, in-fol. — Avril 1850. »

B. — *Neuf manuscrits inédits*. Ils forment ce que sans doute Bonpland appelait son *Journal*

botanique, et ils ont été donnés à la bibliothèque en 1858 par les héritiers de Bonpland. On peut les ranger ainsi par ordre chronologique :

III. — Un volume in-8° de 200 pages, commencé par les deux bouts ; il contient des *Notes diverses* de la main de Bonpland, et débute par cette note : « Arrivés à la Corogne le 6 prairial (25 mai) an VII ; partis pour l'Amérique le 5 juin suivant. » Liste de plantes ; descriptions et notes datées de Montpellier, Marseille, Perpignan, Madrid, Barcelone, Valence, etc.

IV. — Un volume petit in-4° d'environ 200 pages, commencé par les deux bouts. C'est un journal de voyage débutant par ces mots : « Le 18 juillet 1816, arrivé à Boulogne. » Observations botaniques. — Liste de graines envoyées de Paris en septembre 1814 ; liste de graines apportées en Amérique en 1817 ; listes nouvelles jusqu'en 1820. — Dans l'autre sens du volume : notes diverses sur la fabrication du sucre, sur la préparation du charbon, sur l'exploitation des mines d'argent, sur la culture du tabac, etc.

V. — Un volume in-12 d'environ 200 pages. — Notes diverses. — Liste d'adresses. — Notes prises en 1816, à Londres, sur le climat de Caracas, sur la botanique, l'industrie, etc. — Notes

datées de Paris (juillet 1816), de Rouen, du Havre. — Recettes diverses. — Journal à bord du *Saint-Victor*, 1816 (décembre). — Note sur les diamants taillés, sur l'indigo. On y lit les notes suivantes :

« Le 12 mai 1829, au matin, on m'a signifié de me retirer du Paraguay, et on m'a donné jusqu'au 17 au matin pour arranger mes affaires.

« Le 6 décembre 1830, j'ai subi un interrogatoire : 1° de quel pays ; 2° si je connaissais une lettre signée A ; 2° (*sic*) une lettre signée du même ; 3° pourquoi étais-je allé à Santa-Anna m'associer, etc.; 4° si mon gouvernement m'avait envoyé comme espion ; 5° si j'étais émissaire du gouvernement.

« Le 17, on m'a communiqué la permission de passer la rivière et la faveur que me fait le chef de l'État de ne mas (*sic*) limiter le temps et de ne pas payer les droits d'extraction, seulement ceux du passage.

« Le 2 février 1832, j'ai passé le Parana, libre, avec permission d'aller où bon me semblerait.

« Le 8, parti de la rive gauche du Parana pour aller à San-Borja, où je suis arrivé le... »

Plus bas, un souvenir en éveillant un autre, Bompland a écrit :

« Le 26 novembre 1821, j'ai eu une entrevue avec les Paraguayos, au port de Candelavia...

« Le 8 décembre 1821, vers huit heures du matin, les Paraguayos sont entrés à main armée dans le village de Santa-Anna et nous ont traités en ennemis. »

VI. — Un volume in-folio de 240 pages, commençant par le titre « Buenos-Ayres, 1817. » C'est un journal de voyage botanique, écrit en latin mêlé de français et d'espagnol, avec quelques figures en marge; il indique les différents lieux où les observations ont été faites : île de Martin-Garcia, 6 décembre 1818. — Voyage aux îles du Parana, août 1819. — Voyage au Paraguay, octobre 1820. — Voyage aux Missions, juin 1821.

VII. — Un volume in-4° d'environ 200 pages, portant à la page 3 le titre : NOVEMBRE 1821. — Voyage dans les Missions *de l'Entre-Rios, côté du Parana.* Descriptions botaniques en latin. — Paraguay, avril 1822 jusqu'en 1831. — Voyage de Itapua à San-Borja, 1831. — Voyage dans les Missions portugaises, mars 1831.

VIII. — Un volume in-folio de 200 pages,

portant au premier feuillet : *Voyage aux Missions portugaises*. — Il fait suite au précédent, dont il continue la nomenclature botanique à l'article 1081. — Feuillet 21 : *Voyage de Buenos-Ayres à San-Borja par l'Uruguay*, octobre et novembre 1832. — Feuillet 26 : *Voyages dans les Missions portugaises*, janvier 1833 jusqu'en septembre 1839. — Feuillet 61 : *Santa-Anna, côté de l'Uruguay*, septembre 1841. — Feuillet 83 : *San-Borja*, août 1843 jusqu'en 1848.

IX. — Un volume grand in-4° de 150 pages, notes et recettes. — Journal d'un voyage de San-Borja à Cicerra et à Porto-Allegro, 1848.

X. — Un volume grand in-4° de 150 pages, contenant la suite du journal précédent. — Voyage en mai 1850 sur l'Uruguay. — Notes sur Montevideo, 1853-1854.

XI. — Un volume grand in-4° de 200 pages, qui semble rédigé pour servir d'explication à une collection géologique, et contient 357 articles ; il porte ce titre : Géologie. — *Catalogue pour servir à la géologie des côtes de l'Uruguay, du Parana, de la Plata, de toutes les Missions jésuitiques des provinces du Paraguay, de Corrientes, de l'Entre-Rios, de la Cisplatine et de la République Argentine*, par Aimé Bonpland.

Outre ces onze volumes, la bibliothèque conserve également une vingtaine de volumes dépareillés, déchirés, incomplets, qui sont les restes de la petite bibliothèque scientifique dont Bonpland s'était muni à son départ. On ne saurait adresser trop d'éloges et de félicitations au savant et au littérateur distingué qui, chargé de la conservation de la bibliothèque, n'a pas dédaigné de mettre un soin si scrupuleux et si délicat à garder ces reliques d'un observateur modeste et laborieux.

NOTE VIII.

Sur les collections de Bonpland.

Il ne reste aucune trace des collections dont Humboldt et Bonpland annoncent l'envoi dans leur rapport adressé en 1801, et cité page 39.

Les archives du Muséum de Paris contiennent seulement une lettre en date de 1832, qui annonce l'envoi de vingt-cinq caisses contenant l'herbier général, des écorces et des racines médicinales, des oiseaux et d'autres objets d'histoire naturelle.

La destination de ces objets n'étant pas indiquée, les caisses sont restées cinq ans en magasin.

Une lettre de Bonpland, datée du 5 janvier 1837, ayant fait don de ces collections au Muséum, le déballage et le classement ont été faits aussitôt.

L'herbier a été de la part de M. Decaisnes, alors aide naturaliste attaché à M. de Jussieu, l'objet d'un triage très-minutieux. Le mauvais état de la plupart des plantes prouvait que Bonpland n'avait pas ouvert ses caisses pendant tout son séjour en Amérique.

Les écorces et les racines médicinales sont restées sans emploi.

Les roches, minéraux et fossiles forment au Muséum une collection de 154 échantillons, dont le catalogue écrit de la main de Bonpland porte pour titre : *Catalogue pour servir à la géologie des côtes de l'Uruguay, du Parana, de la Plata, d'une partie du Paraguay, de toutes les Missions, de la province de Corrientes et d'une grande partie de la province d'Entre-Rios*. Buenos-Ayres, décembre 1836.

TABLE DES MATIÈRES.

NOTICE sur le docteur Ad. Brunel.....

PRÉFACE..... v

INTRODUCTION..... 9

CHAPITRE I. — Jeunesse de Bonpland..... 13

CHAPITRE II. — Premiers voyages avec Al. de Humboldt... 25

CHAPITRE III. —Bonpland à la Malmaison..... 53

CHAPITRE IV. — Retour en Amérique..... 69

CHAPITRE V. — Captivité de Bonpland dans le Paraguay.. 85

CHAPITRE VI. — Dernières années de Bonpland..... 105

CONCLUSION..... 135

APPENDICE.

NOTE I. — Sur l'histoire du bassin du Rio de la Plata 137

NOTE II. — Sur les Missions des Jésuites dans l'Amérique du Sud..... 141

NOTE III. — Sur le maté..... 149

NOTE IV. — Sur la culture du maté, par A. Bonpland..... 150

NOTE V. — Sur Francia..... 166

NOTE VI. — Catalogue des ouvrages de Bonpland..... 174

NOTE VII. — Catalogue des manuscrits laissés par Bonpland. 176

NOTE VIII. — Sur les collections de Bonpland..... 182